

AMÉRIQUE FRANÇAISE

Revue bimestrielle

DIRECTRICE : CORINNE DUPUIS-MAILLET

- ANDRÉ MALRAUX Un humanisme universel
PAUL DUPUIS Poème
ARTHUR WELTON Rencontre
ANDRÉE MAILLET Aïeguechou
Conte drolatique pour enfants — Hors-concours
JEAN SOUCY Clowns (*Hors-texte*)
ROBERT DE ROQUEBRUNE Le drame de Louisbourg
J. B. BOULANGER A la recherche de l'amour avec
Marcel Proust
DAMASE POTVIN Souvenirs de journalisme
COLIN-MARTEL La mise en boîte (*Hors-texte*)
CARMEN LAVOIE Le spectre de Novembre

CHRONIQUES

Présence du passé, par Guy Beaulne. — *Chez les Compagnons*, par Marc Mont — *Les Critiques littéraires*, par Claude Delmas.

La Jeune Poésie — Livres reçus

CETTE ANNÉE ONT COLLABORÉ :

Guy Beaulne	Gustave Lanctot
J. B. Boulanger	Robert La Palme
Umberto Bruni	Françoise Lavigne
Juliette Caron-Dupont	Carmen Lavoie
Cécile Chabot	Émile Legault, c.s.c.
Colin-Martel	Abbé Arthur Maheux
Annette Décarie	Andrée Maillet
Claude Delmas	André Malraux
Paul Dupuis	Godfroy Marin
Jacques Ferron	Séraphin Marion
Geneviève de Gaulle	O. Matthey
Georges Gojat	Damase Potvin
Hélène Grenier	Hyacinthe-M. Robillard, o.p.
Germaine Guèvremont	Solange Chaput Rolland
François Hertel	Robert de Roquebrune
Philippe La Ferrière	Carmen Roy
Roger Laflamme	Thérèse Tardif
Madeleine Laliberté	Arthur Welton

JEUNE POÉSIE :

Claude Mathieu	Claude Garneau
Philippe Mateau	Laurent Boisvert
Alice Vinchelez	Pierre Savane
Andrée Lise Chaurette	Rosario Venne
Pierre Leclerc	

DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS

Gabrielle Roy	Jacques Madaule
Dostaler O'Leary	René Ristelhueber
Camille Pacreau	Agnès Harvey

Les manuscrits sont soumis à un comité de lecture.

La direction ne reçoit que sur rendez-vous.

Les manuscrits non accompagnés d'enveloppes affranchies ne sont pas retournés.

Les manuscrits doivent être inédits et porter la mention inédit. Seuls les textes inédits publiés seront rémunérés.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de 1 an.

Ci-joint mandat-chèque de \$.....

Un an (6 numéros) : \$5.00

Nom

Adresse

A, le 19.....

Détacher le bulletin et l'adresser ainsi :

AMÉRIQUE FRANÇAISE

3535. avenue Lorne Montréal

CONCOURS LITTÉRAIRE

A cause de la pénurie de textes présentés, à date, à son concours de Contes Drolatiques, par nos auteurs canadiens, Amérique Française a décidé d'ouvrir ledit concours littéraire aux écrivains de France et de Belgique, et d'en prolonger la durée jusqu'au premier septembre 1952.

1er prix : \$300.00

Conditions : 2ème prix : \$150.00

Le conte doit être inédit.

Il ne doit être ni vulgaire, ni licencieux.

Il ne doit pas dépasser dix pages dactylographiées.

Amérique Française se réserve les droits exclusifs de publication d'un conte accepté, pour la durée d'un an, et s'engage à verser la somme de \$15.00 à son auteur, à la parution du texte.

L'anonymat des auteurs, préférant signer d'un pseudonyme, sera rigoureusement respecté. Il faudra cependant donner son vrai nom et son adresse complète à la directrice de la revue.

Seuls les manuscrits accompagnés d'enveloppes adressées et affranchies seront retournés à leurs auteurs.

Le concours littéraire d'Amérique Française sera jugé par un jury compétent dont la composition paraîtra en même temps que les noms des gagnants.



*Chaque jour il y a
du nouveau chez*

Dupuis Frères
LIMITÉE
MONTRÉAL

Tracez-vous un programme

L'épargne et le placement méthodiques vous assurent l'indépendance. Mettez de côté régulièrement l'argent dont vous n'avez pas besoin tout de suite. Prenez des habitudes d'économie. Ouvrez un compte d'épargne à la

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Actif, plus de \$400,000,000

549 bureaux au Canada

De chez Birks

ces trois mots ont une grande signification pour le récipiendaire d'un cadeau offert dans la fameuse boîte Birks. Depuis des générations, c'est le gage assuré de la beauté et de la qualité traditionnelle d'un article signé Birks. Lorsqu'il s'agit de l'achat d'un cadeau sortant de l'ordinaire, les gens avisés songent d'abord à Birks.

BIRKS BIJOUTIERS

ROY ROYAL

Professeur de chant
et de
déclamation lyrique

535 EST, RUE SHERBROOKE

PLATEAU 4546

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE BIMESTRIELLE

VOLUME III — No 6 NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1951

UN HUMANISME UNIVERSEL

par

ANDRÉ MALRAUX

Les figures de l'Ancien Empire, l'*Aurige* de Delphes et la *Dame d'Elche*, un bodddhisatva chinois ou khmer : le *David* de Chartres, *Uta*, le Christ du gâble de Reims et le *Penseur*, une figure précolombienne et même la *Mendiant*e, comme l'*Adam* de Van Eyck et celui de Masaccio, la *Pièta* de Villeneuve et le *Retable d'Isenheim*, la *Nativité* de Giotto et la *Naissance de l'Homme* de Michel-Ange, la *Pièta* de Titien à Venise et les *Trois Croix* ou le *Comte d'Orgaz*, les meilleures peintures des Sungs et d'Adjanta, toutes ces œuvres ont en commun leur soumission au dialogue altier ou recueilli que chacune poursuit

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

avec ce qu'un artiste crut porter de plus haut en son âme. Dialogues à peine plus liés aux religions qui les suscitèrent qu'à Béatrix Portinari, la *Vita Nuova*, à Juliette Drouet la *Tristesse d'Olympio*. Les religions y sont seulement les plus hauts domaines de l'humain, car ceux qui croient l'art chrétien suscité par le Christ ne croient pas l'art bouddhique suscité par le Bouddha, les formes civaïtes suscitées par Civa ; elles s'unissent au triomphe des Panathénées, à l'ébranlement cosmique de la *Kermesse* de Rubens, aux profondeurs traquées des *Fusillades du 3 Mai* — peut-être à la pureté sans nom encore, que Cézanne et Van Gogh vouèrent à la peinture. Et sous ce cortège uni à celui des dieux devenu fraternel commence de surgir ce que ceux-ci ont tantôt incarné, tantôt combattu et tantôt servi : le destin.

Nous savons bien que ce mot tire son accent de ce qu'il exprime notre dépendance et la part mortelle de tout ce qui doit mourir. Il y a dans notre conscience une faille tantôt éclatante et tantôt secrète, qu'aucun dieu ne protège toujours : les saints appellent aridité leur désespoir, et « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » est, pour le christianisme, le cri de l'homme même. Le temps coule peut-être vers l'éternité, et sûrement vers la mort. Mais le destin n'est pas la mort, il est fait de tout ce qui impose à l'homme la conscience de son néant, et d'abord de sa solitude ; c'est pourquoi, contre lui, l'homme s'est si souvent réfugié dans l'amour ; c'est pourquoi les religions défendent l'homme contre lui — même lorsqu'elles ne le défendent pas contre la mort — en le reliant à Dieu ou à l'univers. Nous connaissons la part de l'homme qui se veut toute-puissance et immortalité. Nous savons que l'homme ne prend pas conscience de lui-même par les mêmes voies que du monde et que chacun est pour soi-même un monstre de rêves. J'ai conté jadis l'aventure d'un homme qui ne reconnaît pas sa voix qu'on vient d'enregistrer parce qu'il l'entend pour la première fois à travers ses oreilles et non plus à travers sa gorge ; et, parce que

notre gorge seule nous transmet notre voix intérieure, j'ai appelé ce livre *La Condition humaine*. Les autres voix, en art, ne font qu'assurer la transmission de cette voix intérieure. La prédication de l'artiste tire sa force de ce qu'elle naît du plus profond silence, d'une solitude mortelle qui appelle l'univers pour lui imposer l'accent humain ; et ce qui survit pour nous dans les grands arts du passé, c'est l'invincible voix intérieure des civilisations disparues. Mais cette voix survivante, et non plus immortelle, n'élève son chant sacré que sur l'intarissable orchestre de la mort. La conscience que nous avons prise du destin, aussi profonde que celle de l'Orient mais singulièrement plus peuplée, est à celle des fatalités de jadis ce qu'est notre musée aux Cabinets d'antiques : d'une autre taille que les spectres de marbre, il est l'Apparition du XX^e siècle, et c'est contre lui que tente de se constituer, à tâtons, le *premier humanisme universel*.

Que cet humanisme doive prendre forme ou avorter, une culture artistique universelle commence sous nos yeux. Une culture, et non une histoire ou une encyclopédie de l'art. Le lien qui unit celui-ci aux valeurs de son époque (comme celui qui l'unit à la biographie des artistes) devient pour nous bien différent de celui que crut établir le XIX^e siècle. De même que Goya se défend contre la syphilis en retrouvant le cauchemar millénaire, et Watteau contre la phtisie par une rêverie musicale, telle civilisation semble se défendre contre le destin en se liant aux rythmes cosmiques et telle autre en les effaçant. L'art de toutes deux est pourtant uni à nos yeux par la défense commune qu'il exprime ; si le peuple de statues des cathédrales est une chrétienté sans péché, il exprime moins le Christ, pour tous les non-chrétiens, qu'il n'exprime la défense des chrétiens par le Christ contre le destin. Toutes les civilisations qui se sont créé un passé l'ont peuplé d'alliés exemplaires ; mais notre culture artistique ne tente pas d'extraire du passé des affirmations semblables à la sienne, elle le transforme tout en-

tier en un cortège de réponses éphémères à une invincible question.

C'est que notre civilisation, malgré sa puissance, est séparée de celles de jadis (sinon de tous leurs aspects), à l'exception de la grecque, parce qu'elle n'est pas affirmative. Comme ses sciences, elle est interrogative, et notre art, lui aussi, devient une interrogation du monde.

Depuis la Renaissance, l'interrogation n'a jamais abandonné son primat qu'en apparence. L'ombre parée que Versailles étend sur tout le XVII^e siècle nous en cache l'âme ravagée ; sous la profusion des églises jésuites ne cesse de s'étendre la crevasse de la chrétienté. Léonard avait été l'interrogation même, mais il l'unissait à l'univers par un accord extrême-oriental dont ses dessins de vagues semblent le symbole ; lorsque l'interrogation s'approfondit jusqu'à ce que l'homme ne fût plus l'allié du monde, mais son adversaire ; lorsque, l'usine succédant à la cathédrale, l'artiste se crut exclu de la conquête, l'histoire de l'art devint celle de l'annexion du monde par l'individu. Celui-ci ne peut, dit-on, pousser plus loin son expression artistique. On l'a dit plusieurs fois déjà ; mais s'il ne peut aller plus loin, il pourrait aller ailleurs. Le grand art chrétien n'est pas mort de l'épuisement de toutes les formes possibles, il est mort de l'affaiblissement de la foi. Or, la même conquête du monde qui suscita l'individualisme moderne, bien différent de celui de la Renaissance, relativise aujourd'hui l'individu. Nous savons du reste que le pouvoir transformateur de l'homme commença par mettre le monde en chantier et finit par mettre l'homme en question. Trop fort encore pour être esclave, et plus assez pour rester roi, l'individu ne renonce nullement à sa conquête, mais à faire d'elle sa raison d'être : l'individu « dévalué » des plans quinquennaux et de la Vallée du Tennessee ne perd rien de sa force, mais l'art individualiste perd sa puissance d'annexion du monde.

C'est alors que l'interrogation, quelquefois sereine et presque toujours angoissée, prend le pas sur l'annexion ; que Picasso succède à Cézanne. C'est alors qu'apparaissent les « valeurs négatives » qui jouent un si grand rôle dans notre civilisation comme dans notre art. C'est alors qu'apparaissent les fétiches : pour le féticheur, ils n'étaient pas nécessairement interrogatifs, mais ils le sont pour nous. Tout notre art, même le moins accusateur : celui de Renoir, celui de Braque, suggère de plus en plus la mise en question d'un monde qui n'est pas le sien. Sa lutte contre « l'apparence », contre toute apparence ordonnée des valeurs étrangères à l'art, suffirait à le révéler : nous refusons la soumission à l'apparence avec autant de force que la refusa Byzance. Et si Van Gogh se crut le prophète d'un art futur où reparaitrait la plénitude perdue, Picasso sait que cette plénitude-là reparaitrait contre lui. Mais les peintres sont toujours peintres : leur interrogation, inséparable de la volonté d'art, en devient le moyen, comme elle le devint de celle des poètes. L'interrogation de Shakespeare est la source de sa plus haute poésie ; si pathétique que soit la prédication de Dostoïevski, elle change de nature et devient art lorsqu'elle devient la veillée du cadavre de Nastasia Philippovna par Muichkine et par Rogojine. C'est Dostoïevski lui-même qui écrit : « Il est capital de faire des *Karamazoff* une œuvre d'art... » Et il advient que l'humanité retienne, de ce qui fut l'insatiable interrogation grecque, une affirmation triomphante.

Comme toute poésie, tout art cache une mise en question du monde, parfois soumise, parfois rebelle ; le nôtre proclame la moins soumise et la plus virulente qui ait existé. Et il est celui d'une époque dont les sciences ont trouvé dans cette mise en question leur menaçante puissance. Mais s'il existe une civilisation de la puissance, il ne peut exister de culture de l'interrogation seule.

La culture est faite de tout ce qui permet à l'homme de

maintenir, d'enrichir ou de transformer, sans l'affaiblir, l'image idéale de lui-même qu'il a héritée. C'est pourquoi le plus anxieux procès du monde qu'ait connu l'humanité suscite une luxuriante résurrection. Et c'est pourquoi notre culture artistique, dès qu'elle veut échapper à son bredouillement ou à sa spécificité pour faire partie d'une culture tout court, se retrouve en face de ce qui s'appelait les chefs-d'œuvre.

Ni les querelles d'ateliers, ni les styles modernes ne sont venus à bout de la *Jocande*. Il n'est pas si facile d'en faire une œuvre académique : à qui s'apparenterait-elle ? à Bouguereau peut-être ? L'admiration traditionnelle qui la sacre périodiquement « le plus beau tableau du monde » repose sur un malentendu que révèle du reste la consternation des touristes, mais qui ne l'atteint pas. Lorsque nous la comparons aux œuvres séduisantes des disciples de Léonard — la *Colombine* de Melzi, l'*Hérodiade* de Luini — lorsque nous voulons préciser ce qui la distingue d'œuvres jadis attribuées au maître, nous nous apercevons qu'elle ne se sépare pas seulement de ces suivantes pauvrement enchantées par des qualités picturales. Et les bons disciples de Léonard ne manquent ni de poésie ni de mystère. La psychologie ? On a pu soutenir, d'arguments dignes d'attention, l'affirmation que ce tableau ne représentait nullement Monna Lisa, mais Constance d'Avalos. Or, l'expression de la mondaine florentine, dont la légende veut que Léonard ait entretenu quatre ans le sourire par la musique et les bouffons, ne fut sans doute pas celle de la combattante qui défendit Ischia contre les troupes du roi de France, et dont la figure du tableau porte le voile de veuve. Mais que nous croyions reconnaître l'une ou l'autre femme, la qualité est la même ; et il suffit d'évoquer les Milanais mineurs pour ressentir la souveraine intelligence, non du modèle incertain, mais du plus subtil hommage, sans doute, que le génie ait rendu à un visage qui fut vivant. (Et il est ironique que cette intelligence, dont on ne parle jamais, soutienne en secret une telle gloire).

Tandis que les derniers bruits du jour s'éteignent dans un Paris menacé qui lui ressemble peut-être, je songe à la phrase de Léonard : « Alors il m'advint de faire une peinture réellement divine... » Il en est d'autres, que nous préférons ; mais combien signifient la même victoire ! Nous commençons à distinguer ce qui sépare sans équivoque ces œuvres des créations qui assouvissent la sensibilité la plus avide ou la plus aiguë : l'artiste s'y est si puissamment libéré du destin qu'elles apportent l'écho de sa libération à tous ceux qui entendent leur langage. La postérité, c'est la reconnaissance des hommes pour les victoires qui leur semblent promettre la leur.

Aussi longtemps qu'on a vu dans l'œuvre d'art un « produit », aussi longtemps qu'ont régné les déterminismes et les conditionnements, l'art a été soumis à l'histoire ; mais lorsque nous découvrons que la clef de la création, loin d'être dans le processus par lequel elle suit ce dont elle naît, est dans sa rupture, l'art, sans se séparer de l'histoire, se lie à elle en sens inverse. Le lieu dont le faussaire nous contraint à reconnaître la rigueur ne lie pas l'artiste à l'histoire, mais à l'histoire des formes. Nous ne rejetons pas les *Pèlerins d'Emmaüs* parce qu'ils ont été peints dans la société du XX^e siècle et non à Delft au XVII^e ; nous les rejetons au nom de toutes les formes qui se sont succédé depuis la mort de Vermeer. On a découvert récemment l'art de Dvaravati, royaume oublié du golfe de Siam, où des figures bouddhiques d'origine gupta atteignirent, au VII^e siècle, une qualité comparable à celle des plus belles figures khmères. Ces figures étaient d'ordinaire attribuées à l'art thaï de Lophburi, postérieur au khmer. Leur nouvelle attribution, unanimement acceptée, dissipe un malaise, fait apparaître en pleine lumière leur génie ; mais nous ne connaissons guère la civilisation de Dvaravati, qui ne joue ici aucun rôle. Un malaise semblable a été dissipé lorsque nous avons appris que Grünewald était Neithard et que, né beaucoup plus tôt qu'on ne le supposait, il avait peut-être été le

maître de Durer, certainement pas son disciple. C'est que si toute grande œuvre du passé, à nos yeux, exprime ou suggère son temps, elle ne le fait pas sans une part de conquête. Les croûtes aussi expriment leur temps. L'artiste de génie ne reçoit pas du monde les formes qui lui permettent la possession d'un univers autonome, cohérent et significatif, il les lui arrache et cette victoire sur son destin d'homme rejoint, dans un immense déploiement, celle de l'art sur le destin de l'humanité.

Toute histoire est celle d'une évolution ou d'une fatalité, devenue intelligible ; toute histoire tend à faire du passé un destin — chargé d'espoir, dans celle de Bossuet, de Hegel et de Marx, ou de mort, dans celle de Spengler — pour ceux à qui elle s'adresse d'abord. Alors qu'une véritable histoire de l'art (et non une chronologie des influences) ne saurait pas plus être celle d'un progrès qu'être rigoureusement celle d'un éternel retour : l'art est un anti-destin. Certes, la rupture même a ses limites. Le Greco ne se délivre pas de Titien en peignant des Renoir ; cependant, sa soumission à Titien appartient à la fatalité historique et son œuvre ne lui appartient pas ; et l'histoire de l'art tout entière, quand elle est celle du génie, devrait être une histoire de la délivrance. Car l'histoire tente de transformer le destin en conscience et l'art de le transformer en liberté.

La vie de l'art ne fait pas apparaître une coulée de l'humanité, mais l'éventail des pouvoirs de celle-ci. Elle est faite de continuités parfois rigoureuses dans une discontinuité irréductible. Peu lui importe la mort des civilisations : aux époques de présent, elle se nourrit de présent ; aux autres, elle se fonde sur un dialogue qui métamorphose le passé comme les religions de la forêt sacralisaient les arbres. Son unité essentielle, à travers les siècles, c'est d'abord celle de ses moyens de possession — fussent-ils du délire. Bien qu'une mosaïque byzantine et un Rubens, un Rembrandt et un Cézanne ne nous atteignent pas comme représentations de spectacles, toutes ces œuvres expri-

ment des maîtrises distinctes, différemment chargées de ce qui fut maîtrisé ; mais elles s'unissent aux peintures magdalénienes dans le langage immémorial de la conquête, non dans un syncrétisme de ce qui fut conquis. La leçon des Bouddhas weis n'est pas pour nous une leçon de bouddhisme, celle des Danses de Mort civaites une leçon d'hindouisme, et celle de tous les chefs-d'œuvre est avant tout celle de leur existence. Dans une civilisation agnostique, qui peut se passer du recours à la part de lui-même qui le dépasse et souvent le grandit ? La qualité de l'homme, et non une somme de connaissances, est l'objet ultime de toute culture, et notre culture artistique sait qu'elle ne peut se limiter à l'affinement le plus subtil de la sensibilité, mais aspire à l'héritage de la noblesse du monde — parce qu'elle découvre une noblesse du monde dont elle est la seule héritière.

L'art assume pour ses sectateurs, quand l'homme est né à la solitude, une communion ou une transfiguration héritée de celles qu'abandonnent les dieux qui s'éloignent. Si nous introduisons dans notre civilisation tant d'éléments ennemis, comment ne pas voir que notre avidité les fond, en face de l'histoire, dans un passé tout entier « positif », séparé du vrai par sa nature même ? Sous l'or battu des masques de Mycènes, là où l'on chercha la poussière de la beauté, battait de sa pulsation millénaire un pouvoir enfin réentendu jusqu'au fond du temps. A la petite plume de Klee, au bleu des raisons de Braque, répond de l'ombre des hypogées le chuchotement de l'Empire memphite. Que notre temps ne se méprenne pas au peuple d'ombres qui se lève des sables : si nous arrachons aux décombes toutes les formes de l'humain, ce n'est pas pour nous soumettre à elles, mais pour les annexer.

Notre résurrection a commencé avec l'art moderne. La forme que nous connaissons à celui-ci tire à sa fin : née d'un combat, comme la philosophie des lumières, elle ne peut survivre

sans métamorphose à sa victoire. Mais alors qu'elle décline, la résurrection ne cesse de s'étendre et de s'enrichir, comme le fit celle de l'antiquité lorsque la Renaissance fut morte, celle du gothique après la fin du romantisme. Nos problèmes ne sont ni ceux de Babylone, ni ceux d'Alexandrie, ni ceux de Byzance ; notre civilisation, même si elle devait être atomisée demain, ne serait pas celle de l'Égypte à la veille de sa mort, et la main frémissante qui arrache à la terre le passé du monde n'est pas celle qui modelait les dernières Tanagras : à Alexandrie, Musée voulait dire académie. La civilisation de la conquête de la terre impose une métamorphose aussi décisive que celles liées aux grandes religions, et le machinisme n'a peut-être pas d'autre précédent que la découverte du feu. Pour la première fois est rompu le pacte qui unissait les civilisations agricoles comme la terre unit les forêts et les tombeaux. Lorsque l'esprit grec était le plus libre, les Grecs n'étaient pas moins à l'aise à la cour des Achéménides que le furent les Byzantins à la cour de Sassanides ; les reconstitutions photographiques d'une rue romaine, avec ses boutiques à éventaires, ses femmes en voile et ses hommes en toge, évoquent moins une rue de Londres qu'une rue de Bénarès ; en découvrant l'Islam, les peintres romantiques crurent retrouver l'antiquité vivante : notre temps est le premier qui ait perdu sa part d'Asie. La première culture artistique universelle, qui va sans doute transformer l'art moderne par quoi elle fut jusqu'ici orientée, n'est pas un envahissement, mais une des conquêtes suprêmes de l'Occident. Que nous l'acceptions ou non, l'Occidental ne s'éclairera qu'à la torche qu'il porte, même si sa main brûle ; et ce que cette torche tente d'éclairer, c'est tout ce qui peut accroître le pouvoir de l'homme.

Rome accueillait dans son Panthéon les dieux des vaincus.

P O È M E

*Moi, quêteur aux portes des mondes solennels,
Comme un enfant penché au bord d'une margelle
Et qui espère toujours un écho plus long
A chaque plongeon de cailloux nouveaux
Dans l'eau,*

Que vois-je au fond du puits aux songes ?

Je vois des ombres.

*Comme l'enfant inconscient au bord de la margelle.
Je vois des ombres fraternelles qui se prolongent
Dans des sanglots.*

PAUL DUPUIS

RENCONTRE

*Pourquoi marches-tu sur un sentier
qui t'effraie par la blancheur de sa poussière ?*

*Dans les nuits où je veille
tu danseras la terre noire de ton enfance
la neige sur les chaumes
la lune qui se lève des flots
ton petit village de France.*

*Marchant dans les falaises
je te montrerai des phares
qui donneront à tes mouvements
le rouge et le vert de leurs lumières.*

*Tu connaîtras des rythmes forts comme des tombes
des silences gros d'amour
et d'ardentes prières
qui briseront tes chaînes.*

*Tu danseras ma fièvre et mes voyages
et ton sommeil sera paisible
les lumières de Manhattan seront paisibles
comme les bougies d'un arbre de Noël.*

*Tes pieds toucheront à peine la nuit de cristal
et des flacons de brume tisseront dans tes mouvements
des berceuses de Noël.*

ARTHUR WELTON

AIEGUECHOU

par

ANDRÉE MAILLET

Conte drolatique pour enfants (Hors-concours)

Il était une fois un roi de la Finance puissant et respecté. Il avait un fils en tous points charmant, et qu'il aimait avec fureur. Cet enfant chéri se nommait Bienvenu Prospère Urbain, mais il était mieux connu sous le sobriquet d'Aïeguechou.

A sept ans, Aïeguechou arborait des qualités extraordinaires. Sa gentillesse, son intelligence, son extrême politesse remplissaient son père d'orgueil et tout le monde d'admiration. Il s'exprimait mieux qu'une grande personne, et la grammaire, l'arithmétique et les sciences naturelles avaient pour lui des attraits plus forts qu'aucun jeu. Il faut dire que l'être parfait n'existe pas, et qu'Aïeguechou avait un petit défaut. Oh ! Un tout petit petit défaut, à peine visible à l'œil nu. Il était curieux, très, très curieux, même un peu trop, comme le démontrera la suite de ce conte.

Le prince Aïeguechou habitait chez le roi son père, dans un château altier, sis sur une montagne au centre d'une des plus belles villes du monde. Le château en brique rouge, divisé en cent chambres de toutes grandeurs et de toutes formes, avait treize escaliers, plus de trente tourelles, des créneaux, une poterne, plusieurs balcons et enfin tout ce qui peut rendre un château agréable et mystérieux.

Chaque jour, la gente financière venait faire sa cour au roi. Boursiers, agents de change, coulissiers, remisiers, courtiers, aussi de nombreux journalistes, que les dix-huit secrétaires du potentat tenaient en respect.

Bien souvent, Aïeguechou délaissant ses jouets et ses livres, se mêlait à tout ce monde, questionnait, fouillait dans les serviettes, mettait son nez partout, et surtout là où il n'avait pas d'affaire, ce qui ennuyait beaucoup les courtisans. Mais, comme par ailleurs il était si gentil, personne ne le réprimandait.

Aïeguechou devenait donc de plus en plus curieux, et progressait dans son défaut avec autant de succès qu'il avançait dans ses études.

Un soir, le roi de la Finance, qui travaillait dans sa bibliothèque et dans une douce solitude, vit la porte s'entr'ouvrir sans bruit ; un grand vieillard parut dans l'embrasure. Sa barbe blanche tombait jusqu'à ses pieds. Il portait une redingote noire à boutons d'argent, et sur sa tête un chapeau de soie. Il s'approcha de la table de travail et salua dignement le souverain.

— Par où êtes-vous entré ? demanda ce dernier avec étonnement. Mes domestiques ne vous auraient pas laissé passer sans vous annoncer. Qui donc êtes-vous ?

— Je suis Epichérémus, doyen des génies, dit le vieillard. J'ai pénétré dans votre logis par le trou de la serrure, et comme j'ai le pouvoir de me rendre invisible, personne ne m'a vu. Je viens vous entretenir d'une chose très urgente. Il s'agit d'Aïeguechou, votre fils unique.

Le roi eut un sourire béat.

— Ah ! Vous connaissez donc mon cher enfant ?

— Je l'observe depuis sa naissance, et m'intéresse beaucoup à lui. Les lutins qui protègent votre demeure, m'ont fait sur son compte des rapports peu satisfaisants. Il appert que la curiosité que possède Aïeguechou le porte à agir inconsidérément, et vous ne faites rien pour l'en corriger.

— Je m'en garderais bien, s'écria le père d'Aïeguechou. La curiosité chez un enfant dénote une intelligence éveillée, ainsi qu'un grand désir de savoir.

— Sans doute, fit le génie, à condition que ce désir n'aille pas jusqu'à l'indiscrétion et la témérité. Dois-je vous donner une preuve de ce que j'avance ? Entendez-vous ce bruit ?

Effectivement un tapage effroyable venait de bousculer le calme du château. Dix minutes après, on grattait à la porte de la bibliothèque.

— Qui est-ce ? cria le roi.

Aïeguechou entra comme un boulet. Il était couvert de farine de la tête aux pieds. Le roi s'exclama : « Que fais-tu ainsi déguisé en Pierrot ? »

— Ah ! mon père, dit l'enfant en grim pant sur les genoux paternels. J'ai failli périr dans le froment ! J'ai voulu voir ce que contenait un certain grand baril qu'un valet venait de déposer dans la cuisine. Je me suis penché un peu trop en avant, et suis tombé au fond. La cuisinière est bien fâchée. Aussi le sont les serviteurs, car en venant ici j'ai laissé en longue traînée blanche la trace de mon passage.

Le génie Epichérémus fit entendre un rire ironique.

— Votre Majesté comprend-t-elle ce que je veux dire ?

— Oui, oui, fit le roi, songeur. Que proposez-vous, mon cher génie ?

— Grondez un peu le prince Aïeguechou, et punissez-le chaque fois qu'un excès de curiosité lui aura fait commettre quelque maladresse. Dans dix jours, s'il n'y a pas d'amélioration, vous sortirez sur votre balcon ; il fera pleine lune. Je serai dans la lune. Vous m'y enverrez un message à l'aide de la sar-

bacane que voici. Je viendrai sur le champ à votre secours. — Une sarbacane est un long bâton creux dans lequel on peut introduire une petite boule de papier qu'on projette où l'on veut, en soufflant bien fort dans l'un des bouts du bâton.

Le roi de la Finance remercia le génie, qui disparut en un tourbillon de fumée.

Enfin, Aïeguechou, que cette scène avait sidéré, retrouva la parole.

— Mon père ! Mon père ! Etait-ce bien là le génie Epichéremus dont j'ai tant entendu parler ?

— Lui-même, mon fils, répondit le roi ! Je tiens à te dire qu'il est de mon devoir d'être fâché et de te punir. Quoiqu'en réalité, j'ai bonne envie de rire, en te voyant ainsi poudré.

— Riez ! Riez ! Mon père, dit le petit prince, en cajolant le roi.

— Hé bien, soit ! Passons l'éponge sur cet incident.

Et l'enfant s'en fut se coucher, la conscience bien en paix.

Un jour, Aïeguechou, fureteur selon son habitude, entra dans le vestiaire où de nombreux paletots étaient accrochés. Poussé par l'envie de s'instruire, il s'informa d'abord à haute voix du contenu de chaque poche des dits paletots. Comme il n'y avait personne d'autre que lui dans la pièce, il ne reçut pas de réponse. Résolu à se renseigner coûte que coûte, il retourna toutes ces poches à l'envers, et en inspecta le contenu. Dans l'une d'elles, se trouvait une énorme clef sur laquelle était inscrit le mot : Prison. Qu'est-ce que prison ? se demanda l'invétééré curieux. Il courut dans sa chambre, revêtit son manteau bleu et sa ceinture fléchée, se coiffa d'une tuque, chaussa ses mocassins, enfila ses raquettes et sortit dans la rue. Il arrêta un passant.

JEAN SOUCY



« Clowns »

(Collection du Docteur Georges Reinhardt)

— Dites-moi, bonhomme, où est le prison de la ville ?

— Tu veux dire la prison, mon p'tit gars ? Bien, c'est par là, en descendant la montagne.

Cette vague indication contraignit Aïeguechou à demander son chemin à plusieurs badauds. Enfin, il se trouva devant la bastille municipale, et fut assez adroit pour se faufiler entre les jambes des policiers qui gardaient le lieu.

Il explora toutes les pièces, et parvint à un long corridor qui séparait deux rangées de cellules grillagées, dans lesquelles trépignaient, grimaçaient et criaient de bizarres animaux revêtus d'habits jaunes barrés de rouge. Après un second coup d'œil, Aïeguechou jugea qu'ils étaient des hommes.

— Pourquoi sont-ils enfermés comme ça ? Qu'arriverait-il si je les laissais sortir ? Mais d'abord, la clef que j'ai en main ouvrira-t-elle toutes ces portes ? Tant de questions ne pouvaient rester sans réponses, et Aïeguechou, n'y tenant plus, introduisit la clef dans l'une des serrures.

— Oh ! la clef marche dans celle-ci ! Voyons cette autre. Et il déverrouilla ainsi toutes les grilles des cellules, « pour voir », et les prisonniers s'enfuirent.

Le geôlier, après son audience avec le roi de la Finance, constatant que sa clef avait disparu, fit grand tapage. A l'instant précis où il s'en plaignait au roi, deux gardiens amenaient Aïeguechou devant son père.

— On a volé ma clef ! On a volé ma clef ! gémit le geôlier.

— Majesté, votre fils a libéré les malfaiteurs que nous tenions enfermés, protestèrent les gardiens.

— Mon cher papa, fit Aïeguechou en se jetant dans les bras du roi. Ne fallait-il pas que je vois si cette grosse clef

dévrouillerait toutes les portes ? Et puis, ces pauvres malheureux dans leurs cages s'ennuyaient très, très !

— Ah ! Mon fils, s'écria le roi. J'ai bien envie de te gronder.

— Grondez. Grondez, mon père, dit le petit garçon. Mais je vous en conjure, embrassez-moi d'abord.

Le brave roi fut désarmé.

— C'est bon. Pour cette fois encore, je ne sévirai pas. Et s'adressant aux gardiens : « Faites savoir par tous mes hérauts qu'en l'honneur du prince héritier, je fais grâce aux prisonniers. Qu'on le proclame à travers la cité ».

Cette clémence du roi de la Finance le fit aimer encore plus de ses sujets, mais le petit prince ne se corrigeait pas.

Une autre fois, Aïeguechou se promenant sur un trottoir, avisa à ses pieds une grille qui fermait un trou.

« Que peut-il bien y avoir dans ce trou ? » se demanda le prince. Pour le savoir, il fallait y entrer. Il retira la grille et se glissa dans l'orifice où il disparut.

D'abord, il observa que l'air empestait et qu'il y faisait noir. La moitié de son corps, qui avait frôlé le mur en descendant, était mouillée ; les parois de ce qui lui parut être un couloir suintaient d'une eau sale. Il allait de l'avant, curieux encore plus qu'effrayé. Des rats gros comme des roquets passaient entre ses jambes, et de longues coquerelles se sauvaient à son approche.

« Je voudrais bien sortir d'ici », pensa Aïeguechou, qui ne s'amusait pas. Il vit bientôt au-dessus de lui une autre ouverture grillagée par où il sortit avec beaucoup de difficulté.

Grande fut la stupeur du roi en voyant arriver un Aïeguechou crotté, trempé, grelottant et déconfit. Le maire de la ville

et toute une délégation de pompiers, d'agents de police, de plombiers et de vidangeurs attendaient dans la salle d'audience.

— Votre Majesté, déclara le maire, nous sommes dans la pénible obligation de vous dire que tous les rats que nous gardions dans les égouts de la ville, en cas de famine, se sont enfuis, et qu'il va falloir mobiliser tous les employés civils pour les recapturer.

— Qui est donc la cause de cette catastrophe ? demanda le roi pour la forme.

— Votre fils unique, le prince Aïeguechou, qui oublia de refermer les bouches d'égouts, après qu'il les eût visités.

On imagine la déception du roi. Il leva les bras au ciel et congédia le maire et la délégation.

— Ah ! Mon fils, soupira-t-il. Vois quel désastre ta vilaine curiosité vient de causer. Je suis dans la pénible obligation de te châtier. Et les larmes coulaient de ses yeux jusque sur le parquet.

— Châtiez !, Châtiez ! mon cher papa, s'écria Aïeguechou, qui se jeta à ses pieds, emporté par un remords sincère. Mais, je vous en conjure, ne pleurez pas.

— File, malpropre ! ordonna le roi. Va dans ta chambre où ta bonne te nettoiera. J'ai grand chagrin de ta conduite. Je te confine à tes appartements et tu y attendras ma décision.

Aïeguechou, voyant que son père ne pleurait plus, s'en alla chez lui, sans plus s'inquiéter des suites de sa maladresse.

Le roi de la Finance consulta son calendrier. Il vit qu'il s'était passé dix jours depuis l'apparition du génie Epichéremus. Quand vint le soir, il sortit sur son balcon, que baignait d'une clarté bleue la pleine lune. Il prit la sarbacane, dans

laquelle était une lettre adressée au génie, et souffla très fort dans l'une des extrémités. Le billet partit comme un boulet, en direction de la lune.

Une demi-heure plus tard, Epichérémus apparaissait dans la bibliothèque.

— Pauvre roi ! Malheureux père ! dit-il au monarque découragé.

— Ah ! Grand génie ! s'écria le roi. Que pouvez-vous pour moi ?

— Tout. A condition que vous me prêtiez Aïeguechou. Je le confierai à certain sorcier de mes amis, et je vous promets de vous le rendre avant que le mois ne se soit écoulé, complètement débarrassé de son incontrôlable indiscretion.

— Que les dieux vous entendent !, souhaita le potentat, les yeux au ciel.

— Ils m'entendent. Ne suis-je pas leur délégué ? Allons, sire, faites comparaître Aïeguechou, que je l'amène à son nouveau tuteur.

Ce que fit le roi en tirant la sonnette.

La gouvernante avait habillé le petit prince dans son costume national. Le roi son père lui dit :

— Mon cher fils Aïeguechou, il me faut, pour ton bien, me séparer de toi. C'est une punition, surtout pour moi, et justement méritée, puisque je n'ai pas su t'élever.

— Je comprends, je comprends mon cher papa, répliqua Aïeguechou, bien curieux de savoir où l'emmènerait le génie Epichérémus.

Les adieux furent brefs et touchants. Aïeguechou partit avec le génie dans un traîneau d'argent tiré par des caribous. Il s'endormit sous les couvertures de fourrure, au son des clochettes de l'attelage. Il rêva que le Père Noël l'emportait au pôle nord, au royaume des jouets. Or, il fut un peu déçu, quand, au matin, il s'éveilla devant une haute tour qui s'éri-geait au milieu d'un lac de glace, blanc et muet.

Le grand Epichérémus frappa à la porte de la tour, et un sorcier tout vieux, tout ratatiné vint leur ouvrir. Après quelques salutations, le génie dit au sorcier : « Maître, voici Aïeguechou, un petit prince très aimable, qui profitera sans aucun doute de vos leçons ». Puis, s'adressant à l'enfant : « Je te présente maître Abocatabac, ton nouveau précepteur. Tu t'entendras très bien avec lui, j'en suis sûr. Cependant, si au bout d'un mois, l'envie te prend de retourner chez ton père, tu épelleras mon nom devant ce miroir de poche, et je t'apparaîtrai incontinent ». Il lui donna un petit miroir d'acier, remonta dans son traîneau et disparut derrière un nuage de neige ensoleillée.

Maître Abocatabac ne s'habillait pas comme tout le monde. Il portait une casaque en rat musqué par-dessus une longue tunique de laine grise. Pour sortir, il avait une houppelande à capuchon doublée de lynx. Chaussé de souliers à boucles, coiffé d'un pointu bonnet, il avait vraiment drôle de mine avec sa peau parcheminée, son nez en trompette et ses yeux en lanternes toujours sur le qui-vive.

Il examina le petit garçon avec attention, et en riant, lui dit :

— Hou ! Hou ! Aïeguechou ! Quel nom comique ! D'où vient ce nom ? Qui t'a donné ce nom ? Pourquoi t'a-t-on appelé ainsi ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas, répondit vivement l'en-

fant. Mais, vous-même, mon bon maître, qui vous a nommé Abocatabac ?

— Le génie Epichérémus, quand j'étais apprenti-sorcier, parce que je récitais les formules cabalistiques à tort et à travers.

— Ah ! Moi, je m'appelle aussi Bienvenu Prospère Urbain.

— Bon, dit le sorcier. Va pour Aïeguechou. Viens avec moi que je te fasse visiter ma tour.

Dans la salle du rez-de-chaussée, il y avait une grande cheminée, de profonds fauteuils de cuir, et tout autour, des rayons chargés de livres reliés magnifiquement. Au plafond, suspendus, des squelettes d'animaux divers, la plupart préhistoriques, des oiseaux empaillés et des lampions chinois. Le second étage était un laboratoire complet avec des fours, des cornues, des alambics, des livres d'alchimie, des corbeaux vivants, des chauves-souris apprivoisées, d'ailleurs charmantes, et sur une poutre, trois hiboux parfaitement heureux. Au troisième étage, il y avait un énorme télescope à travers lequel on pouvait surprendre les ébats des astres et converser avec l'homme dans la lune.

Aïeguechou remarqua l'absence de portes et de tiroirs. Des escabeaux solides permettaient d'atteindre les objets les plus haut placés, et les coffres et les boîtes n'avaient point de couvercles. Aïeguechou eut bientôt fait le tour du propriétaire et trouva tout ce qu'il voulut, sans avoir à fouiller. Ce qui le vexa intérieurement.

— Où cachez-vous votre argent ? demanda-t-il au sorcier qui l'observait.

— Quel argent ? Je n'ai pas d'argent.

— Mais si vous en aviez, où le cacheriez-vous ? insista le petit prince.

— Je ne le cacherais pas. Pourquoi le cacherais-je ?

Aïeguechou tourna en rond, et puis il dit :

— Qu'allez-vous m'enseigner, mon bon maître ?

— Ce que tu voudras, mon mignon, ce que tu voudras.

Aïeguechou prit un livre qui traitait d'histoire naturelle et maître Abocatabac se percha sur une escabelle, mit ses lunettes et lui en expliqua le texte. La première journée ainsi se passa en exploration, en lecture et en questions et réponses diverses. La deuxième, de la même façon, et la troisième, pareillement.

Aïeguechou touchait à tout et n'était jamais réprimandé. Il brisa quelques cornues, faillit rôtir tout rond en pénétrant dans un four qui servait à fondre le métal, démontra complètement le télescope, ce qui l'empêcha de voir une éclipse d'Uranus.

Maître Abocatabac semblait ne s'apercevoir de rien, au contraire, il rivalisait de curiosité avec Aïeguechou, qui lui dit, le quatrième jour :

— Votre tour est bien intéressante, mon bon maître. Mais j'aimerais voir ce qui se passe au dehors.

— Moi de même, Hi ! Hi ! Hi ! Oui, et comment ! ricana le sorcier. Cependant, il fait doux et je crains que la glace du lac qui entoure ma tour ne soit pas assez forte pour me supporter jusqu'à la rive.

— Sera-t-elle assez solide pour me soutenir moi ? demanda Aïeguechou.

— Mystère et poignard ! fit le sorcier, tournant le dos et montant l'escalier.

Aïeguechou sortit alors, et s'aventura sur le lac congelé que cernait un bois de pins et de bouleaux.

— Mais ,mais ça marche ! dit le petit bonhomme. Ça marche même très bien ! A peine eut-il achevé sa phrase qu'un craquement sinistre le fit sursauter, et sans autre réflexion, il fut happé par une crevasse.

Hé ! Là ! songea-t-il après un moment. Me voici dans l'eau.

Une truite qu'il réveilla s'exclama : « O surface ! Que voilà une étrange perchaude ! »

— Apprends donc, truite ignorante, que je ne suis pas un poisson.

— Si tu n'es pas un poisson, s'enquit la truite, quel animal es-tu donc ?

— Je suis un petit garçon, fit Aïeguechou.

— Si tu es un petit garçon, observa la truite judicieusement, que fais-tu dans le lac ?

— Ne le vois-tu pas ? Je descends au fond.

— Ah ! Tu descends au fond ? fit la truite en riant. Ha ! Ha ! Apprends donc, jeune ignorant, que ce lac n'a point de fond.

Aïeguechou, tout téméraire qu'il fut, ne laissa pas d'être effrayé par cette remarque.

— C'est que je descends tout de même.

— Et tu ne t'arrêteras jamais, puisque je te dis qu'il n'y a pas de fond.

— Je t'entends, bonne truite, fit Aïeguechou. Mais j'ai un peu froid, je suis mouillé et je commence à m'ennuyer de la terre. Ah ! Je voudrais bien remonter à la lumière.

— Hé bien, fais comme moi, frétille, suggéra la truite amicalement.

Et Aïeguechou de se débattre et de gigotter gigotteras-tu, jusqu'à ce qu'enfin il fut parvenu à la surface. Là il vit maître Abocatabac dans une chaloupe, qui lui tendit la main et le hissa dans l'embarcation.

Or, il faisait si froid soudain, que de retour à la tour Aïeguechou était pris dans un pain de glace. Maître Abocatabac rigola fort en voyant l'expression figée de notre frigorifié et les échos cachés derrière les bouleaux lui renvoyaient ses éclats de rire. Il fit dans l'air un signe en forme de F et prononça :

« Le maître Abocatabac
 « A plus d'un tour dans son sac
 « Curieux curiosita
 « Fondras-tu fondras-tu pas
 « Parola magicola
 « Glace en eau s'écoulera
 « Par ici et puis par là ».

Et Aïeguechou, délivré de sa glace et tout ruisselant, courut se réchauffer près de la cheminée. Le sorcier trouva l'aventure si drôle qu'il rit sans arrêt durant une semaine. Quand il fut un peu revenu de son amusement, il questionna son pupille :

— Dis-moi, aimable fripon, luron, cruchon, qu'as-tu vu au fond du lac ?

— Je n'y suis pas allé, mon bon maître, le lac est un abîme sans fond.

— Comment le sais-tu ?

— Pardi, c'est la truite qui me l'a dit.

— Tu parles à une truite et tu n'es même pas sorcier ? Aïe-

guechou, tu as de l'étoffe. Si tu n'étais prince, je t'offrirais de devenir mon élève pour de vrai. Mais voici que mon intérêt s'éveille. J'ai bien envie d'aller faire une petite promenade en cet abîme. Tout vieux et tout savant que je sois, je n'ai jamais vu d'abîme.

— N'en faites rien. N'en faites rien ! s'écria Aïeguechou. Vous descendrez ainsi toujours si creux, si creux, que même en frétilant vous ne pourrez remonter à la surface.

— Reste à voir ! Reste à voir ! Ho ! Ho ! dit le sorcier. Comme ce jour-là il gelait, il prit sa hache, fit un grand trou dans la glace, et s'engouffra. Aïeguechou trépignait d'inquiétude. Et s'adressant aux corbeaux, aux hiboux et aux chauves-souris : « Votre maître, dit-il, est beaucoup trop curieux. Ne pensez-vous pas qu'à son âge il aurait le bon sens de me croire sur parole quand je lui dis que le lac est dangereux et qu'il écouterait le conseil de l'expérience ?

— Ce qui est déraisonnable à trois cents ans, l'est aussi quand on a sept ans, lui répliquèrent les corbeaux. Il ne fallait pas lui donner le mauvais exemple.

— Si les enfants étaient plus sages, dirent les hiboux, les grandes personnes se conduiraient mieux.

Et les chauves-souris d'ajouter :

— Les enfants se croient tout permis. Ils peuvent sucer leur pouce, être entêtés comme le marquiset têtu, curieux et fouilleurs comme cet Aïeguechou nez-fourré-partout. C'est le monde à l'envers.

C'était fort bien parlé. Le petit prince n'osa plus récriminer contre le sorcier, et la nuit s'écoula dans l'attente.

A l'aube, Aïeguechou qui avait passé une nuit entrecoupée de cauchemars effroyables, s'éveilla sur le divan de cuir où il

s'était allongé devant le foyer refroidi. Il gratta son crâne embroussaillé. Maître Abocatabac brillait par son absence. Les chauves-souris volaient en cercle, silencieusement. Les hiboux le fixaient de leurs yeux effarés. Les corbeaux ouvrirent un large bec et lui dirent :

— Si notre maître bien-aimé n'est pas de retour, à la tour, ce midi sonnante, nous t'avalerons, tout rond.

— Avalez. Avalez ! cria Aïeguechou, accablé de remords. Il ne reviendra jamais. Et je suis la cause de cet épouvantable malheur.

Il sortit dehors en courant, les yeux ruisselants de larmes qui se changèrent en glaçons. Il s'approcha du trou où avait disparu le sorcier. Si je questionnais la truite ? se demanda-t-il. Elle me donnerait peut-être des nouvelles du pauvre homme ? Il se pencha au-dessus du gouffre, et appela :

— Truite ! Truite rouge ! Truite ! O chère truite, entends ma voix !

— Hé bien ! Hé bien ! Quel potin ! fit le poisson en sortant la tête de l'eau. Tiens. C'est encore toi, petit garçon ! Que se passe-t-il donc sur la terre pour que les humains viennent ainsi envahir notre domaine. On aurait pu espérer, qu'en hiver au moins, ils nous laisseraient en paix. Enfin, que veux-tu ?

— Vous êtes bigrement bavarde pour un poisson, fit Aïeguechou. Dites-moi vite si vous n'auriez pas vu mon maître Abocatabac. Il a des souliers à boucle et un bonnet très pointu.

— Mais oui, mais oui. Je l'ai vu et bien vu. Il a piqué une tête ici, hier soir, et il descend à l'abîme. Rien, pas même mes questions, ne l'a fait dévier de son cours.

— C'est qu'il est excessivement curieux ! soupira Aïeguechou. Il faudrait bien pourtant trouver le moyen de le ramener chez lui.

La truite réfléchit un instant et dit :

— C'est que ce sorcier n'est pas un poisson. S'il en était un, tu pourrais toujours essayer de le pêcher.

Aïeguechou sauta de joie, et, se penchant un peu plus, embrassa la truite avec enthousiasme.

— Attends, attends-moi ici, brave truite, dit-il. Tu viens de me donner une brillante idée.

Il se précipita dans la tour et revint avec une ligne de pêche. La truite lui jeta un regard méfiant, mais Aïeguechou la rassura.

— Allons, prends cet hameçon, plonge et va l'accrocher au collet de mon maître, et puis moi, je tirerai sur la ligne et le pêcherai ainsi qu'un gros maskinongé.

— A ton service, fit la complaisante truite. Et flouc ! Elle plongea à la poursuite de maître Abocatabac.

Quelques instants après, Aïeguechou sentit que la ligne était accrochée. La canne à pêche plia sous le poids de la lourde prise et il eut si peur d'être entraîné à l'eau qu'il se mit à crier comme un éléphant piqué par une puce. Il cria si bien que les corbeaux, les chauves-souris et les hiboux sortirent de la tour et volèrent à sa rescousse.

— Mettez-vous tous derrière moi, ordonna Aïeguechou, à qui son air de prince donnait de l'autorité, et tirez. La truite elle-même sauta sur la surface gelée du lac et, marchant sur sa queue, alla se placer derrière un hibou.

— Hop ! hurla Aïeguechou. Tirons ! Houp ! Tirez ! Hop ! Tirons ! Houp ! Houp ! Houp ! Houp là !

Tel un énorme ouaouaron parut maître Abocatabac, chargé d'herbes d'où sautaient de petites grenouilles, l'air penaud mais intact. A son tour, il fut emprisonné dans un bloc de glace et Aïeguechou, tenant sa baguette magique, dit :

« Aïeguechou
« Le petit fou
« Se repent
« S'il en est temps
« Il prend un tour dans le sac
« De maître Abocatabac
« De ceci et de cela
« La glace en eau coulera ».

Et le sorcier fut ainsi délivré.

Mais au lieu de remercier Aïeguechou, il bouda pendant trois jours et refusa de manger, grommelant à tous les quarts d'heure, qu'on l'avait empêché de visiter l'abîme. Il se consola pourtant, et lorsqu'Aïeguechou lui exprima le désir d'aller dans la lune, il dit :

— Mais non, Mais non. Tout le monde va dans la lune. C'est une expédition très banale. Saturne, par exemple, m'intéresse au plus haut degré.

— Qu'est-ce que Saturne ? demanda l'enfant.

— Suis-moi, lui répondit maître Abocatabac.

Il grimpa jusqu'à l'observatoire, puis il dit :

— Regarde dans le télescope. Ne vois-tu pas cette planète, entourée de deux anneaux circulaires ?

— Je vois. Je vois. Il y a aussi des étoiles tout près.

— Ce sont de petites planètes appelées satellites, mot venant du latin *satelles itis*, qui signifie escorte. En réalité, ce sont des bébés planètes. Saturne a dix enfants.

— Comme ce serait amusant d'aller jouer avec eux ! remarqua le prince héritier de la Finance.

— Hé bien, allons-y, décida le sorcier.

Puis il s'assit sur une marche de l'escalier et dit :

— Mais comment ?

Et Aïeguechou s'assit à ses côtés et dit :

— Comment, comment, mon bon maître ?

Et ils restèrent ainsi quarante huit heures, sur la marche de l'escalier, le menton dans leur main, à réfléchir.

Au bout de toutes ces heures de réflexion, un son d'alarme comme celui d'un réveille-matin déchira le religieux silence. Une idée venait de faire vibrer le cerveau de maître Abacatabac. Il se leva, et levant aussi l'index, prononça :

— Je suis un sorcier tout à fait génial. Aïeguechou, mon ami, nous allons construire un navire aérien qui nous permettra de naviguer dans l'atmosphère et l'espace aussi facilement que sur une mer d'huile. J'ai ici tous les matériaux nécessaires. Le plan est dans ma tête. Tu n'auras qu'à suivre mes indications.

Aïebuechou, débordant d'enthousiasme, mit les corbeaux, les chauves-souris et les hiboux au courant des projets du sorcier.

— Incorrigible curieux ! firent lugubrement les oiseaux nocturnes. S'il arrive malheur à notre maître, nous te mangerons à la sauce piquante.

Mais, sans tenir compte de leur désapprobation, maître Abacatabac et Aïeguechou s'attablèrent devant un bon repas et, stimulés par leur désir de connaître l'univers, se mirent à l'œuvre. Aïeguechou courait de la cave à l'observatoire, apportant les livres et les objets demandés, regardant de toutes ses prunelles, écoutant de toutes ses oreilles, témoin passionné des mystérieuses arcanes, auditeur attentif des incantations. Il s'é-

tait confectionné avec du carton un bonnet conique surmonté d'une plume de corbeau, tout pareil à celui du sorcier.

Vers huit heures du soir, il s'endormit. Maître Abocatabac travaillait fort avant dans la nuit, et les vitres oblongues de la tour s'empourpraient à la lueur des flammes du fourneau et du foyer. Le sorcier, penché sur ses alambics ou traçant au-dessus des formules magiques un signe cabalistique, faisait de grandes ombres noires sur les murs, et ses yeux brillaient comme des escarboucles.

Au bout de trois jours, on assembla toutes les pièces de l'appareil, et maître Abocatabac déclara :

— Voici mon œuvre, et aussi un peu la tienne, Aïeguechou. C'est la fusée inter-planétaire construite pour trois personnes, toi, moi et un habitant de Saturne que nous ramènerons avec nous. Es-tu prêt, Aïeguechou ?

— Je suis prêt. Je suis prêt, mon bon maître, de s'écrier le jeune prince qui avait bien hâte de partir.

Alors ils s'embarquèrent et la fusée décolla et s'éleva comme un simple avion jusqu'à la stratosphère, et puis, maître Abocatabac mit un autre moteur en mouvement. Les ailes se replièrent et la fusée inter-planétaire, qui avait maintenant la forme d'un énorme obus, partit en direction de Saturne, à une vitesse de six cent mille milles par demi-seconde. Or, cette vitesse augmentant toujours, grâce à un dispositif spécial, la fusée arriva au premier anneau de Saturne, le surlendemain du départ.

Au contact de l'anneau, le bolide s'immobilisa.

— Patatras ! jura le sorcier. Il y a du grabuge. Descendons ici. Nous y resterons le temps de réparer la panne.

Il y avait, en effet, quelques ressorts de brisés dans le mo-

teur, et maître Abocatabac retroussant ses manches, se mit au travail.

Aïeguechou regarda le paysage qui manquait, à vrai dire, d'intérêt. On était encore trop loin pour distinguer ce qui se passait sur la planète. L'anneau tournait sur lui-même, tout autour de Saturne.

Le sorcier, au bout d'une heure, dit à son pupille :

— Figure-toi qu'il me manque les outils essentiels. Il me faudrait des ressorts neufs. Grâce au puissant transmetteur d'ondes que j'ai posé dans la fusée, je vais illico me mettre en communication avec les astronomes de la terre, afin qu'ils m'expédient ce dont j'ai besoin.

— Demandez-leur donc aussi des patins à roulettes, fit Aïeguechou. Cela me permettra de faire un peu de sport.

Maître Abocatabac envoya donc le message, et peu après, un obus arriva plein des objets demandés. Et Aïeguechou fit une grande ballade en patins à roulettes, tout autour de Saturne. Le soir, il se trouva fatigué. La fusée inter-planétaire refusa de repartir. Alors maître Abocatabac envoya un deuxième message à la terre pour demander qu'on lui expédie sans retard deux lits jumeaux, parce qu'il devait, disait-il, passer la nuit sur l'anneau avec le jeune prince. On acquiesça rapidement à cette nouvelle requête, et maître Abocatabac et Aïeguechou dormirent cette nuit-là tout autour, tout autour de Saturne. Au matin, comme il ne leur restait plus de provisions, le sorcier adressa un troisième message à la terre, réclamant de la nourriture, et ils reçurent un petit déjeuner substantiel composé de fruits, céréales, pain grillé, beurre, gelée de pomme, lait et café, et ils mangèrent en plein espace.

On m'assure que lorsque l'on tourne sur place trop longtemps, le panorama devient des plus monotones. C'était d'ail-

leurs la réflexion que se faisaient nos explorateurs, en tournant tout autour de Saturne. Maître Abocatabac s'en plaignit dans un quatrième message à la terre, et ses amis de la terre lui répondirent qu'on ne pouvait tout de même pas lui faire parvenir des paysages, qu'il ne s'en fabriquait du reste plus depuis la guerre.

De sorte que le sorcier et son jeune acolyte s'ennuyèrent beaucoup.

La fusée inter-planétaire, jugeant sans doute que le voyage avait assez duré, refusait d'avancer d'un pouce. Maître Abocatabac y dépensa vainement toute sa sorcellerie.

Aïeguechou pensait à son père. Des souvenirs de farine, de clef, de rats d'égoûts, de lac de glace, de truite et d'alambic, se mêlaient au tendre sentiment qu'il éprouvait pour le roi de la Finance. Et il pleura.

— Ne te chagrine pas, lui dit le sorcier. J'adresserai un nouveau message à la terre, afin que l'on m'expédie des pierres et tout ce qu'il me faut pour bâtir ici une tour. Nous serons très bien installés. Puis, je construirai une autre fusée inter-planétaire plus docile que celle-ci, et nous irons à Saturne tel que projeté.

— Bah ! Baaah ! braila Aïeguechou. Je ne veux pas du tout aller dans cette vilaine planète.

— Comment ? Qu'entends-je ? Cela ne t'intéresse plus d'en voir le contenu ?

— Non. Pas du tout.

— N'es-tu plus curieux d'en connaître les habitants ? D'étudier leurs coutumes ?

— Non. Non. Je ne veux que revoir mon cher papa ! J'en ai assez de tourner ainsi tout autour de Saturne.

Maître Abocatabac eut un sourire étrange et dit :

— Hé bien, que proposes-tu, mon ami ? Hein ? Hein ?

Aïeguechou renifla et avoua qu'il n'en savait rien. Il avait un peu honte d'avoir pleuré. Un prince ne doit jamais désespérer de la vie. Pour se donner une contenance, il mit ses mains dans ses poches et partit, en sifflant, se promener.

Sa main gauche heurta quelque chose de froid au fond de sa poche. Il la retira vivement et vit que c'était le miroir d'acier, cadeau du génie Epichérémus.

— Ah ! Mon bon maître, s'écria-t-il, nous avons bien de la chance. Je vais appeler mon protecteur qui saura nous tirer de cette triste situation. Et il épela E-P-I-C-H-E-R-E-M-U-S devant la petite glace à main. Une buée en recouvrit la surface, et il vit apparaître la figure et la blanche barbe du grand génie.

— Que veux-tu de moi, Aïeguechou ? demanda ce dernier.

— Cher génie, rien d'autre que de retourner chez mon père.

— Mais tu n'as pas vu l'univers, Aïeguechou.

— Je ne désire rien d'autre que de voir mon beau château qui est sur la montagne de la plus belle ville du monde.

A peine eut-il prononcé ces mots qu'un aérolithe passa, sur lequel il grimpa prestement, et le ramena chez lui, à la grande joie du roi de la Finance. Celui-ci attendait avec impatience le retour de son fils, car un mois s'était écoulé depuis son départ.

— Et maître Abocatabac qui est resté seul là-haut, s'inquiéta Aïeguechou, après les premières effusions.

— Ne t'en fais pas au sujet de ton bon maître, lui répondit son père. On me dit qu'il érige une tour sur l'anneau de Sa-

turne, dans laquelle il fera des expériences propres à l'avancement de la science des astres. Ses hiboux, corbeaux et chauves-souris sont allés le rejoindre, grâce au génie Epichérémus. Maître Abocatabac reviendra, sois-en certain. Mais vois-tu, Aïeguechou, la curiosité est permise aux savants et à ceux qui sont seuls au monde, et assez vieux pour se tirer d'embaras. Quand les enfants courent l'aventure, les parents sont inquiets. Ils auraient tant de peine, s'il arrivait malheur à leurs petits. Tant que tu seras jeune, mon fils, reste près de moi. Ne suis-je pas là pour t'apprendre tout ce que tu ne sais pas, et pour te protéger ?

— Certes. Certes, mon cher papa, s'écria Aïeguechou en se jetant dans ses bras. Et je vous promets dorénavant d'être bien sage, et de ne plus vous causer la moindre alarme.

Aïeguechou devint, en effet, un modèle d'enfant. Quant à maître Abocatabac, il vous est possible de le voir, si le temps est clair et si vous possédez un télescope assez puissant. Dans sa nouvelle tour, il poursuit ses recherches tout autour de Saturne.



LE DRAME DE LOUISBOURG

par

ROBERT DE ROQUEBRUNE

L'officier bleu

Les vaisseaux du marquis Desgouttes recevaient une bonne partie des bombes car ils étaient embossés devant la ville. Très inquiet pour sa peau, M. Desgouttes demanda au gouverneur l'autorisation d'aller se réfugier dans une cave, ce qui lui fut accordé avec mépris. Les marins avaient d'ailleurs quitté leurs inutiles bâtiments et étaient venus se battre aux remparts avec les troupes.

Commandant d'une petite frégate, M. Vauquelin voulut pourtant soutenir l'honneur de la marine française. C'était un officier bleu, c'est-à-dire non noble, et les officiers rouges de la marine royale ne frayaient pas avec ces petites gens. Sur sa légère *Aréthuse*, Vauquelin attaquait les gros bâtiments ennemis, tirait dessus de tous ses canons et retournait au fond de la rade. Il gênait beaucoup le brigadier James Wolfe dans ses tentatives de descente. À lui tout seul, Vauquelin contribua à empêcher Louisbourg d'être pris dès le début. « Toute la colonie l'a vu se conduire en héros », écrit M. Prévost, l'ordonnateur, au ministre de la Marine le comte de Moras.

Les Anglais admiraient son courage mais voulaient se débarrasser de lui. Ils ne purent y arriver. Drucour décida d'envoyer Vauquelin en France demander du secours. M. de Bois-hébert allait arriver et le gouverneur espérait tenir encore. Le marquis Desgouttes voulut s'opposer au départ de Vauquelin.

Ce dernier ne tint pas compte des ordres du commandant de la flotte, et comme Desgouttes lui représentait l'impossibilité de traverser les lignes anglaises avec un petit bâtiment tel que l'*Aréthuse*, Vauquelin répondit : « Eh, parbleu, monsieur le marquis, je resterai bien si vous me donnez un de vos gros vaisseaux de guerre qui sont ici à ne rien faire. Vous verrez que j'en tirerai bien meilleur parti que de ma petite frégate ».

Il réussit à passer à travers les lignes ennemies et à échapper aux vaisseaux lancés contre lui. Ne pouvant s'empêcher d'admirer cet héroïque marin, l'amiral Boscawen déclara : « Si je l'avais sous mes ordres, je le nommerais sur le champ commandant de vaisseau ».

En France, on admira aussi la conduite de Jean Vauquelin mais personne ne voulut le nommer commandant de vaisseau, sauf la duchesse de Mortemart. Pleine d'enthousiasme, elle demanda au ministre Berryer de lui accorder une promotion dans la Marine Royale, mais celui-ci répondit : « Madame, Monsieur Vauquelin est un héros, mais il n'est pas gentilhomme ».

Quant au marquis Desgouttes qui était un lâche mais qui était gentilhomme, il devait parvenir au grade de chef d'escadre.

James Wolfe resserrait de plus en plus l'enveloppement de Louisbourg. Drucour ne pouvait plus sortir de la place et l'Île-Royale se couvrait de régiments anglais. Boishébert n'arrivait toujours pas. « M. de Boishébert est à Miré, écrivait Poilly dans son Journal, il m'a mandé qu'il allait reconnaître la situation de l'ennemi pour porter son premier coup avec plus de sûreté ». Mais il était trop tard. Boishébert ne put rien faire. Wolfe donnait l'assaut.

Un Conseil de Guerre réuni par le chevalier de Drucour décida d'envoyer un parlementaire au général Amherst. Pour empêcher les navires anglais de franchir la passe de la rade,

M. de Salaberry alla y couler deux bâtiments de guerre et un navire marchand.

La capitulation fut signée le 26 juillet 1758. Et le général Amherst eut la dureté de refuser les honneurs de la guerre au brave chevalier de Drucour et à ses héroïques soldats.

Le 27, le brigadier James Wolfe et le brigadier Withmore entrèrent dans la ville. Les officiers à la tête de leurs troupes, les officiers de marine et les équipages se tenaient en rang, le long des rues aux maisons démolies. Hâves, sanglants, déguenillés, ils regardaient passer les Anglais.

Et Wolfe eut le beau geste de ne pas désarmer les Français. Prisonniers, ils furent transportés en Angleterre. Les habitants de Louisbourg se retirèrent en terre canadienne.

Le chevalier de Drucour et sa vaillante épouse furent traités avec de grands égards par l'amiral Boscawen. Revenus en France, les Drucour ne survécurent guère à Louisbourg qu'ils avaient essayé de garder au Roi : le chevalier mourut en 1762 et Mme de Drucour en 1763.

Ce qui restait encore debout de la forteresse fut rasé par Withmore à qui le général Amherst avait confié cette besogne en disant : « Je tiens à une destruction totale. »

La nouvelle de la capitulation de Louisbourg fut apportée en France par le capitaine Canon. A Paris, on fut atterré. Londres illumina.

Il n'y avait plus entre les flottes anglaises et le Canada que les vagues et le vent. Les remparts de l'Île-Royale ne gardaient plus l'entrée du Saint-Laurent.

Le drame de Louisbourg était fini. Il avait duré quarante-cinq ans. Entre le prologue joué par le vieux et subtil Roi-Soleil et l'épilogue où triomphe le jeune héros James Wolfe, se

placent bien des épisodes. Ce drame eut tenté Shakespeare plutôt que Racine, car s'il a l'unité de lieu, il ne possède ni l'unité de temps ni l'unité d'action de la tragédie classique française.

Le véritable vainqueur de Louisbourg était le brigadier Wolfe. Pitt ne s'y trompa nullement et c'est le général Wolfe qu'il devait jeter, l'année suivante, sur Québec. Le jeune anglais venait de détruire et de vaincre avec Louisbourg le dernier vestige en Amérique de l'esprit réaliste de Louis XIV. Désormais, la route vers Québec était libre et Wolfe pouvait remonter le grand fleuve jusqu'à la capitale de la colonie.

Si vous regardez la carte de la Nouvelle-Ecosse, vous n'y trouverez pas ces vieux noms français d'Ile-Royale, de baie de Cabarrus, de La Cormorandière ou de Beauséjour, mais vous y trouverez encore celui de Louisbourg. Les Anglais l'y ont laissé pour rappeler l'une de leurs plus grandes victoires.

Quand on cherche Louisbourg au lieu même où se dressait la forteresse du Roi, on ne rencontre plus que quelques tas de pierres, une casemate à moitié détruite, un coin de rempart écroulé. Mais sous le sol renflé et bossué, reposent les soldats de Louisbourg mêlés à ses vainqueurs, tous les héros morts pour sa défense et pour sa conquête.

ROBERT DE ROQUEBRUNE

SOURCES MANUSCRITES

Arrêt du Conseil Royal concernant les mesures pour fonder un établissement au Cap-Breton, 1712. — Prise de possession de l'Île-Royale par M. de Brouillon, 1713. — Arrêts du Conseil de Marine. — Lettres de MM. duQuesnel et Bigot, 1741-44. — Duchambon au Ministre lui annonçant la prise de Louisbourg, 1745. — Lettres du comte de Raymond au Ministre de la Marine, 1751-52. — Voyage de M. Joseph de la Roque, 1752. (Archives Nationales, Paris, Colonies. C.II.B. vol. 1-3, et vol. 24-32.) — Plan de Louisbourg signé Verrier, 1739. — Plan de Louisbourg

signé Franquet. — Journal ms. de Grillot de Poilly, 1758 (Arch. du Ministère de la Guerre. Génie. 15, pièce 5, et manuscrit No. 66. —). — Lettres et Mémoires du Roi à MM. de LaMotte et de Bauffremont, 1737 (Arch. Nationales. Marine B.4, vol. 75-76). — Récit de la mort du duc d'Anville, par M. de Montloutet, 1746, et Rapport sur le suicide et la démission de M. le chevalier d'Estournelles, signé de MM. d'Aché, de Montloutet, de Sérigny, de Blénac, de Prugne, Duquesne, Bigot. (Arch. du comte de Chabannes-LaPalice, château de Nauphle-le-Vieux). Relation du siège de Louisbourg, par François Bigot, 1745 (Arch. de Chabannes-LaPalice). — Lettres du chevalier de Drucour et de M. Prévost au Ministre, 1758. Lettres du général Amherst et copie du Conseil de Guerre et de la capitulation de Louisbourg, 1758 (Arch. N. Colonies C.B., vol. 38). — Journal de M. de Boishébert, 1758 (Colonies F. 3, vol. 50). — Escadre du marquis Desgouttes, campagne d'Amérique, siège de Louisbourg, 1758 (Marine B.4, vol. 80). — Ordre du marquis Desgouttes à M. de Salaberry de couler *La Fidèle* sur la demande de M. le chevalier Drucour, juin 1758 (Arch. du Canada, Ottawa, Papiers Salaberry, vol. 9, pièce 8.) — Journal du siège par le chev. de Drucour, 1758 (Colonies C.II.B., vol. 38). — Loi relative aux secours accordés aux officiers militaires et civils, Acadiens et Canadiens et à leurs familles. Paris, 25 Fév. 1791, signé Louis, par la grâce de Dieu et par la Loi, Roi des Français (Arch. N.F. 15, pièce 3492).

SOURCES IMPRIMÉES

Articles 12 et 13 du Traité d'Utrecht pub. par Vast : *Les Grands Traités du Règne de Louis XIV*, vol. 3. — *Extraits du Portefeuille de M. Le Courtois de Sur-laville*. pub. par D. de Beaumont. — *Lettre d'un Habitant de Louisbourg, 1745. Journal Historique du Voyage de la Flotte Commandée par M. le duc d'Anville*, par un capitaine du régiment de Ponthieu, pub. dans le *Canada-Français*. — McLennan : *The Fall of Louisbourg*. — *Journal de Barbier, 1718-1763*, vol. IV. — Thomas Pichon : *Lettres et Mémoires sur le Cap Breton*, pub. à La Haye, 1760.



À LA RECHERCHE DE L'AMOUR AVEC MARCEL PROUST¹

par

J. B. BOULANGER

(Suite et fin)

Sommaire

Marcel Proust n'a décrit, sous le nom d'amour, que l'inversion coupable. L'amour, tel qu'il l'entend et tel qu'il est vécu par ses héros, présente toujours des caractéristiques homosexuelles : narcissisme foncier, dissociation entre la tendresse et le désir physique, jalousie maldive, absence de la femme et permanence de la mère. Cet amour est condamné par la profanation qu'il exige pour s'accomplir, d'où la vertu expiatoire de la douleur qu'il engendre.

L'auteur de *la Recherche du Temps perdu* a transposé dans son œuvre le drame intime de sa vie. Par l'étude de ses lettres et à travers les confidences de ses amis, nous pouvons reconstituer les traits homosexuels et les manifestations sadomasochistes de son caractère. Il aurait même, d'après certains témoignages, pratiqué l'amour qu'il a dépeint dans *Sodome et Gomorrhe*. L'Art lui apporte, comme à ses personnages, la guérison et le salut, au delà du Temps.

•

1. L'étude que nous publions à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de la naissance de Marcel Proust, constitue le texte intégral d'une thèse présentée par l'auteur en 1950 à l'Université McGill, pour l'obtention du grade de maître ès arts, et intitulée *LE DRAME INTIME DE MARCEL PROUST ET LA PSYCHOLOGIE DE L'AMOUR DANS « A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU »*.

Toutes les citations sont extraites de la correspondance de Proust ou de souvenirs rédigés par ses amis, sauf les emprunts à son œuvre littéraire, signalés par un astérisque (*).

DEUXIÈME PARTIE

LE DRAME INTIME DE MARCEL PROUST

— III —

La Victime expiatoire

A la fois indulgent et cynique, tour à tour obséquieux et mordant, aussi tendre que susceptible, Marcel Proust déroutait ses amis les plus intimes par cette alliance de traits contradictoires qui « lui composaient un masque difficile à percer. »

Un de ses camarades de lycée, analysant, des années plus tard, un billet que Marcel lui adressait à ving et un ans, ne sait trop de quelle façon en interpréter les quelques lignes : « ironie raffinée » ou « gratitude exquise, » se demande-t-il, pour conclure : « de l'ironie, de la candeur vraie, de la candeur feinte, de l'humilité, de la hauteur, de la politesse, de la défiance et de l'amitié, il y a tout cela dans les cinq phrases de son billet... Dans le domaine psychologique, Marcel Proust possédait le don d'ubiquité. »

Il abondait en « brillants et narquois portraits, capables de peiner » ses plus chers amis, tant « le sens de la caricature était en lui (...) vivace, (...) irrésistible. » Ses « traits étaient aigus, tenaces, » ses « anecdotes, (...) d'une ironie douce et pénétrante. »

« Son humilité feinte » ne trompait guère ses familiers. « L'ironie qui se mêlait à (son) sincère et ravissant jeu d'humilité ne se laissait pas ignorer. » « Son indulgence, son affabilité, sa gaieté » recouvraient sans doute « de l'ironie et même du mépris ; cependant cette ironie et ce mépris ne nuisaient en

rien à son exquise bonté. » « Au fond de tout cela, » n'y avait-il que « beaucoup d'indifférence ? »

Était-il bon, était-il méchant ? Un écrivain qui le connut sur le tard, définit par « la bonté, (...) l'élément essentiel de ce moi ultime chez Proust, » précisant toutefois que « cette bonté n'avait rien de moral. » Anatole France découvre, dans des pages écrites à dix-sept ans, « du Bernardin de Saint-Pierre dépravé et du Pétrone ingénu. » La conversation de Proust, rapporte un autre, était marquée par une « stratégie obsidionale, une curieuse alternance d'enfantillage et de férocité. Ne sont-ce pas là les traits mêmes de l'enfance ? »

Il a conservé de cet âge l'instabilité, l'égoïsme cruel et innocent. Il se renouvelle et s'enrichit au contact des autres, n'ayant rien à perdre et tout à recevoir.

Il y a une lettre « particulièrement intéressante par la description, exacte et détaillée dans l'affliction que (...) faisait Marcel Proust de l'agonie de sa mère, qu'il aime, on pourrait dire, exclusivement. » Et la destinataire d'ajouter : « je me souviens que cette confidence, hâtivement écrite, où tout était dévoilé, me surprit, et, s'il m'est permis de l'avouer, fit naître en mon cœur un blâme contre lui. » Cette minutie sacrilège l'avait « bouleversée. »

On croit entendre la voix de sa mère qui agonise dans l'exclamation que Proust met dans la bouche d'une mère assassinée par son fils : « Qu'as-tu fait de moi ! Qu'as-tu fait de moi ! » L'article écrit pour *le Figaro*, seize mois après le décès de Mme Proust, à l'occasion d'un parricide, constitue le « chapitre » des « mères profanées » qu'une pudeur filiale interdit de reprendre dans *Sodome et Gomorrhe*.

Par l'accent très personnel et profondément douloureux de son commentaire sur les *sentiments filiaux d'un parricide*, Mar-

cel Proust nous livre une véritable confession, nous parle cette fois à cœur ouvert.

« Qu'as-tu fait de moi ! Qu'as-tu fait de moi ! Si nous voulions y penser, il n'y a peut-être pas une mère vraiment aimante qui ne pourrait, à son dernier jour, souvent bien avant, adresser ce reproche à son fils. Au fond, nous vieillissons, nous tuons tout ce qui nous aime. (...) Peut-être celui qui saurait voir cela, (...) peut-être celui-là, comme Henri van Blarenberghe quand il eut achevé sa mère à coups de poignard, reculerait devant l'horreur de sa vie et se jetterait sur un fusil, pour mourir tout de suite. Chez la plupart des hommes, une vision si douloureuse (...) s'efface bien vite aux premiers rayons de la joie de vivre. Mais quelle joie, quelle raison de vivre, quelle vie peuvent résister à cette vision ? » *

Rongé par le « sentiment atroce » d'avoir « été le chagrin et le souci » constants de sa mère, Marcel Proust parle encore, à cinquante ans, des douces réprimandes qu'elle lui faisait sur sa prodigalité. « Je me rends bien compte, » écrit-il de même après la mort de son père, « que j'ai toujours été le point noir de sa vie. » Il se sent fautif envers Montesquiou : « aussi la gentillesse de ses lettres (le) martyrise-t-elle. »

Il agit en coupable. Il demande sans cesse pardon : de son écriture, de son style, de son orthographe. Il se présente devant ses amis « avec un air de contrition, » toujours en « excuses compliquées, infinies ; » et s'il a cédé à la tentation d'une charge, il « s'engage résolument dans la voie des cajoleries réparatrices. »

Louanges et moqueries, soupçons et repentirs se succèdent et s'annulent : variantes d'un texte dont le sens profond ne change pas, ineffaçable dans l'âme tourmentée de Marcel Proust.

« Il est jaloux de l'amitié d'Antoine pour Bertrand, que

pourtant il partagé et ne cesse de favoriser. » Comme il devine bien le vœu secret du joueur : « au jeu, » explique-t-il, « l'important, c'est de perdre. » Et, d'avance, il s'était voué à l'échec : il a « joué sa vie, » dit-il, « à qui-perd-gagne. » Il est « si maladroit (...) faisant toujours rater » ce qu'il « désire ! »

Pressé par un rendez-vous déjà fixé avec la mort, continuellement gêné dans son travail par des fumigations et des étouffements, il accumule des obstacles matériels qui retardent l'achèvement d'une œuvre qui est son unique raison de vivre. Sa vue baisse, mais il ne trouve pas le moyen de consulter un oculiste. Il écrit avec sa feuille suspendue en l'air, la déchire, égare ses manuscrits ; il ne s'achète même pas une plume convenable. Il défend qu'on pose un abat-jour à la lampe qui l'aveugle, qu'on mette un peu d'ordre dans sa chambre.

Sa mort a presque l'air d'un suicide. « Il est mort par manque d'esprit pratique, pour n'avoir pas su changer ses conditions d'existence au moment où elles étaient devenues destructrices ; il est mort parce qu'il ne savait pas comment on ouvre une fenêtre, comment on allume du feu. Prisonnier d'habitudes à la fin pernicieuses, aucun moyen de les rompre, ni même de les plier ne s'est présenté à son esprit. »

Il se complique à plaisir les banalités de l'existence. Ses « billets de trois lignes, suivis d'un *post-scriptum* d'une page et demie, » portés d'urgence par un cocher ; ses adresses surchargées de précisions inutiles ; le tour laborieux de ses compléments ou de ses questions ; cette nécessité de s'approvisionner aux quatre coins de Paris ; le « supplice » que lui cause un essayage chez le tailleur — ce ne sont peut-être que des manifestations secondaires de comportement : elles n'en indiquent pas moins jusqu'où cet « infortuné bourreau de soi-même » poussait le génie de la souffrance.

Il semble qu'il soit né pour souffrir, « ce héros plaintif, irré-

solu, aux innombrables lamentations, » qu'une ruine imminente menace constamment, quoique ses actions et ses valeurs constituent des placements très sûrs — car il a le sens des affaires.

C'est dans la douleur qu'il scelle l'amitié. « Je voudrais, » écrit-il à un critique qui a perdu sa femme, « vous parler plutôt de ce qui est entre nous le lien véritable : votre inconsolable douleur, l'admiration qu'elle m'inspire et le mal qu'elle me fait. » Il devance la mort de sa mère, afin de s'associer plus fraternellement au deuil d'un ami : « ma tendresse pour maman, mon admiration pour ta mère, ma tendresse pour toi, tout cela s'unit pour me faire ressentir la souffrance à un point que je ne croyais pas qu'on pouvait souffrir du malheur d'un autre. »

« Quelle profonde attention lui faisait prévoir les détails douloureux, les pensées torturantes. » La seule faveur qu'il réclame de ses amis, c'est de partager leurs épreuves : « j'aimerais vous voir chaque fois que vous avez du chagrin. »

Le bonheur d'un héros le déçoit, l'afflige. Il entretient son désir par le renoncement ; il va jusqu'à bénir les « châtements » de la maladie qui le contraignent à « interrompre un peu (son) épuisant désir. » « Si je ne cesse de désirer, » finit-il par avouer, « je n'espère jamais. »

« Son pessimisme était foncier. » Et le confident de Proust rapporte l'opinion de celui-ci sur l'amour : « Une aventure sentimentale n'est jamais heureuse, » disait-il. » Il a « été si continuellement malheureux en amour » que pour lui tout amour est un « amour non partagé. »

Quelle triste vie, « où chaque plaisir se paye, sans que d'ailleurs il soit même goûté. » Il n'a pas trente ans, et il se montre déjà résigné à son sort. « Je n'ai ni vu, ni été vu. Ni plaisir du cœur, ni plaisir de l'amour-propre rapporté au cœur. — C'est

fini. Cela arrivera plus tard, car la suite des circonstances n'étant qu'un autre aspect du développement de notre nature, tout ce qui fut un désir devient un fait. *Mais quand on ne le désire plus.* »

Le martyr sans doute le plus atroce de cet être à l'exquise sensibilité, ce fut la trahison de sa chair. L'homme qui installe un proxénète pédéraste, lui apporte des meubles de famille, qui demande à un garçon boucher « comment on tue un veau » ou qui soumet des rats à la torture, le mondain qui profane avec des voyous les « photographies d'amies illustres ou chères, » se souvient d'avoir été le « petit benêt », le « pauvre loup » de sa maman adorée.

Il « devait bien se rendre compte (...) que tout cela n'était que maladif, de la folie, et pas la vraie et joyeuse méchanceté qu'(il) aurait voulu. Cette idée que c'était une simulation de méchanceté seulement gâtait son plaisir. Mais si cette idée a pu lui revenir plus tard, comme elle avait gâté son plaisir, elle a dû diminuer sa souffrance. (...) Seulement il est possible que cette idée, qui s'était certainement présentée (...) dans le plaisir, ne se soit pas présentée (...) dans la souffrance. » *¹

Ces révélations de Sachs sur la vie intime de Proust nous reportent à « cette créature aimante et douce, mais veule, hésitante » qu'un de ses amis reconnaissait comme le déguisement féminin de Marcel Proust, dans « les pages condamnées » de son adolescence.

« Ce petit cousin qui avait quinze ans — j'en avais quatorze — était déjà très vicieux et m'apprit des choses qui me firent frissonner aussitôt de remords et de volupté. (...) Je me sauvai dans le parc avec un besoin fou de ma mère. (...) Je me précipitai contre ses joues en fondant en larmes ; je pleurai long-

1. Commentaire au sujet de Mlle Vinteuil (*A la recherche du temps perdu*).

temps en lui racontant toutes ces vilaines choses qu'il fallait l'ignorance de mon âge pour lui dire et qu'elle sut écouter divinement, sans les comprendre. (...) Une divine douceur émanait de ma mère et de mon innocence revenue. » *

Mais la tentation revint, et, cette fois, ce fut la chute dont on ne se relève pas. « Alors tandis que le plaisir me tenait de plus en plus, je sentais s'éveiller, au fond de mon cœur, une tristesse et une désolation infinies ; il me semblait que je faisais pleurer l'âme de ma mère, l'âme de mon ange gardien, l'âme de Dieu. Je n'avais jamais pu lire sans des frémissements d'horreur le récit des tortures que des scélérats font subir à des animaux, à leur propre femme, à leurs enfants ; il m'apparaissait confusément maintenant que dans tout acte voluptueux et coupable il y a autant de férocité de la part du corps qui jouit, et qu'en nous autant de bonnes intentions, autant d'anges purs sont martyrisés et pleurent. » *

C'est à l'époque où il écrivait ce récit, que Marcel trouve une consolation à penser « que la changeante réalité est par elle-même peu significative. » Les années mûrirent ce jugement précoce : « la réalité ne tient pas le coup et n'est pas de force à égaler nos rêves. »

« L'art étant quelque chose de trop supérieur à la vie, » il conseille à un ami de veiller sur ce que sa vie « contient de plus réel, » qu'il « achèvera de réaliser en écrivant. » « D'ailleurs, » lui dit-il, « en continuant à vivre ainsi tu vivras dans une région de toi-même où les barrières de la chair et du temps n'existent plus, où il n'y a pas de mort, parce qu'il n'y a pas de temps, ni de corps, où on vit doucement dans la société immortelle de ce qu'on aime. »

Entré dans l'enfer de Sodome par « la porte basse et honteuse de l'expérience, » * Marcel Proust cherche longtemps le chemin qui mène à « la porte d'or de l'imagination, » * pour

SCÈNE D'HIVER



« La Grange à Séraphin »

C.M.

— Selon la norme de l'Art Moderniste, l'axiome Blanc comme Neige devient un non sens.

COLIN-MARTEL

fuir la servitude du Temps. Dans le mur de la forteresse ravagée par un feu intérieur, le prisonnier pratique « l'étroite brèche qui donne jour sur Beethoven et sur Véronèse, »* et qui lui apporte, avec les premières lueurs de la liberté, la promesse de joies inaltérables sous l'action du Temps, la contemplation d'une beauté et d'une réalité situées hors du Temps, inaccessibles dans le Temps, souveraines essences qui abolissent le Temps.

Recréant dans la solitude « ceux (qu'il) aimait, » mettant dans son œuvre « toute (sa) pensée, tout (son) cœur, (sa) vie même, » délivré de ses monstres et de leurs chaînes par la douloureuse alchimie de l'Art, il s'en va, calme et hardi, à la conquête du Temps, retrouvant, des divers côtés de son âme multiple, le *temps perdu* : lorsqu'il arrive, meurtri et transfiguré, aux limites du Temps, une nef, messagère des Dieux apaisés, accueille l'étrange pèlerin, et repart aussitôt, voiles déployées, vers les Iles lointaines et bienheureuses — au delà du Temps.

Montréal, 31 août 1950.



SOUVENIRS

(suite et fin)

par

DAMASE POTVIN

La porte des grands journaux quotidiens souffre violence, et très souvent, les journalistes en puissance ne prévalent que très difficilement contre elle. Il en était ainsi de celle de l'« Événement », à Québec, vers 1910.

En arrivant dans mon vieux Québec, venant de Montréal, j'eus l'impression d'être un peu puni d'un « faux prétexte » délibérément commis envers mon éditeur de « Restons chez nous » que je forçai — c'est le mot — à me remettre \$10.00 « reçu de tout compte », comme droits d'auteur des trois ou quatre milliers d'exemplaires de mon petit roman, lui ayant affirmé qu'il me fallait cet argent pour payer mon passage à Québec où, lui disais-je, j'avais conclu un engagement à l'« Événement ».

Question de fait, cet « engagement » se bornait jusque là à quelques vagues pourparlers, de loin, avec la direction de l'organe des conservateurs du Québec.

Aussi, en arrivant à Québec, je me trouvai, comme on dit, le « bec à l'eau ». Où allais-je me terrer ? Chez les trois quotidiens de la ville, les cadres étaient remplis.

Je pensai, un jour, à la rive sud, Lévis, où je savais qu'il existait un vague journal qui s'appelait le « Quotidien », qui était quotidien, naturellement, qui se disait même le plus ancien quotidien de l'est de Montréal et dont on disait que la

rédaction était réduite à sa plus simple expression. J'te crois !... Il n'y avait là, en effet, qu'un pauvre diable de reporter chargé de faire les cours de justice à Québec, qui partait le matin pour sa « tournée » et qui n'arrivait, parfois, avec sa moisson, que le lendemain matin, plus ou moins affecté par ses trop nombreuses visites dans les bars de la basse ville...

Je fus nommé illico rédacteur-en-chef. Rien que ça ! Hurrah ! Ce fut une pure sinécure. Voici comment se résumait la rédaction du « Quotidien ». Trois quarts de « notules » dans ce genre-ci :

« Il fait beau aujourd'hui ».

Deuxième notule : « Bien plus beau qu'hier ».

Troisième : « Mais on annonce qu'il pleuvra demain ».

Et ainsi de suite. Parfois, il fallait laisser le côté température pour varier, alors :

« Après ce qui est arrivé hier à l'Hôtel-de-Ville, l'idyllité n'a qu'à se bien tenir ».

Et il n'était rien arrivé, « hier à l'Hôtel-de-Ville » ni pour ni contre l'idyllité. Mais il fallait trouver quelque chose en dehors de la météorologie. Et on arrivait ainsi à la fin des trois quarts de la colonne. Le reste du journal, c'était des annonces et des avis officiels. Le modèle du journal, quoi ! pour le rédacteur.

Mais quel ennui, mon Dieu !

Heureusement, j'avais un dérivatif sur la rive nord, à Québec. Avec un écrivain fantaisiste du temps, Alex Villandray, devenu, plus tard, mon beau frère, nous avons fondé un petit journal que nous aurions pu appeler « La Fronde » mais qui s'appelait tout uniment « Le Petit Québécois ». Notre petit

journal était nationaliste comme tout le parti nationaliste ensemble : Bourassa, Asselin, Fournier, Lamarche, Lavergne, etc... Nous nous amusions comme des petits bossus, naturellement, sur le dos des gouvernements, le provincial surtout à qui nous en faisons voir de toutes les couleurs, moins le rouge qu'il avait à assez bon compte.

Un jour, c'était à l'époque de l'emprisonnement de Jules Fournier. Je rédigeai en vedette dans le « Petit Québécois » un article furibond à faire coffrer toute la gente nationaliste. La rumeur courut que j'allais rejoindre Fournier à l'Hôtel des Plaines. Je me réfugiai sur la rive sud, dans mon « studio » du « Quotidien ». Or, le « Quotidien » était aussi libéral que le « Petit Québécois » était nationaliste. On se rend compte de ma délicate situation.

Quel diabolin en ce moment m'enfonça dans la tête l'idée de publier dans le journal de Lévis cette petite annonce qui précisait ma position paradoxale :

« Avis est donné aux lecteurs que sur la rive sud, le rédacteur du « Petit Québécois » est rouge vif, et sur la rive nord, le rédacteur du « Quotidien » est aussi bleu que la poule à Simon ».

Et je fourrai cette énormité à la fin de ma « trois quarts de colonne » de « notules » météorologiques.

Avec la tranquillité de conscience du gendarme qui vient de naître, j'attendis l'effet de ma finesse.

Le lendemain, il pleuvait. Je m'en souciai peu. Je m'attendais à une autre pluie en arrivant au « studio ». D'abord, tout se passa dans un calme de cimetière. Avec la sérénité d'une conscience d'anachorète, je rédigeai mes notules quotidiennes :

« Aujourd'hui il pleut ».

Puis : « Après la pluie, le beau temps ».

Ce fut, en effet, presque le beau temps, si ce ne fut pas le bon. Dans l'après-midi, je fus appelé chez l'administrateur du journal.

Cet important personnage était alors feu Cléophas Blouin, plus tard député de Lévis à l'Assemblée Législative, puis shérif du district de Québec. Tous ceux qui ont connu ce bon M. Blouin ont souvenance de sa jovialité et de son éternelle bonne humeur. Même dans les circonstances les plus graves, alors qu'un côté de son visage reflétait le sérieux du monsieur qui mange sa soupe avec sa fourchette, l'autre semblait rigoler : une sorte de Jean-qui-pleure et de Jean-qui-rit, quoi !

Cette après-midi, aucun des côtés du visage de M. Blouin ne rigolait. Je comparus. Encore une fois, ce fut presque le beau temps, mais...

« Monsieur », me dit-il calmement, « après ce qui est arrivé, la direction du journal, vous n'en serez pas étonné, a décidé de se passer de vos services. Vous savez ce que vous avez à faire ».

Je pensai, un instant, qu'il allait déposer à côté de moi un revolver... En effet, je savais ce qui me restait à faire.

Je passai à la caisse.

Mais le comptable était absent. Je ne revins jamais.

Il me restait le « Petit Québécois » où je ne songeai pas à... me remercier de mes services. La rumeur d'un emprisonnement éventuel s'évanouit et je n'allai pas manger du « cudby » en compagnie de Jules Fournier. Mon co-rédacteur et moi continuâmes à harceler les ministres, les députés et tout ce qui touchait, de près et de loin, au gouvernement de Sa Majesté à Québec. Vive la Liberté de mon pays !...

Le « Petit Québécois » disparut, naturellement, comme dans

toutes ces entreprises-là, faute du nerf de la guerre. Et, comme notre petit journal avait une teinte plutôt bleue, cela me permit, enfin, d'entrer à l'« Événement ».

A moins d'étudier attentivement cette époque-là, un peu avant la première grande guerre, on ne peut justement juger ce que peut être un journal conservateur, ou plutôt un journal bleu. Réunissez sur une palette tous les bleus du monde : turquoise, Alice, indigo, pastel, poudré, aviateur, marine, à laver, etc., etc., et vous finirez peut-être par obtenir la couleur de l'« Événement » de ce temps-là. On avait mal aux yeux seulement à en regarder fixement un exemplaire.

Au sortir des « bureaux » du « Petit Québécois » on pense bien, et pour cause, qu'à entrer dans ceux de l'« Événement », je ne fus pas trop dépaysé.

Alors, l'organe des conservateurs du Québec s'appuyait sur quatre des plus solides piliers du conservatisme intégral ; sir Thomas Chapais qui, de temps en temps, dans des circonstances délicates, pour le parti, venait porter à la rédaction un article toujours à point ; le sénateur Landry, qu'on appelait le « sénateur au coffre » ou « aux petits papiers » et qui ayant exhibé de son coffre un de ses petits papiers, l'apportait triomphalement à ses collègues qui ainsi armés se sentaient en forme pour pulvériser l'adversaire ; le sénateur D.-O. Lespérance, président, qui venait surtout farfouiller dans les livres de l'administration ; enfin, l'hon. L.-P. Pelletier, alors ministre des postes dans le cabinet Borden, qui régulièrement, chaque samedi, venait râfler les billets de faveur de théâtres destinés aux membres de la rédaction qui en étaient ainsi privés.

Et il y avait, autour de ces astres de première grandeur, les satellites : les Beaubien, les Drapeau, les Lemoyne — tous disparus du beau ciel bleu de l'« Événement ». Ceux-là, avec une régularité de chronomètre, arrivaient, chaque midi, à la queue-

leu-leu et pénétraient religieusement dans le bureau de rédaction, quelques minutes avant la « fermeture » du journal. Ils tenaient mordicus à être les premiers à lire ce dernier. Et, à ma connaissance, ils n'y manquèrent jamais, durant plusieurs années. Ils savaient le moment exact où on leur apporterait les premiers exemplaires de leur journal.

Le prote était exact. A une heure moins cinq minutes, il sortait de l'atelier et s'approchait du bureau du chef de l'information : c'était moi, déjà, mais en même temps reporter au Palais de Justice, à l'Hôtel de Ville, au Parlement — Et le prote demandait :

« La température, monsieur ? »

Le bulletin météorologique, qui venait de Toronto, n'était jamais arrivé. Je jetais un coup d'œil, par la fenêtre, et je dictais au prote :

« Demain, temps incertain, avec averses en quelques localités ».

Contrairement à Dorval, je me trompais rarement. N'avais-je pas assez appris la météorologie au « Quotidien » ?

La température était la dernière opération. Un quart d'heure plus tard, les satellites avaient le nez plongé dans les feuilles humides d'encre d'imprimerie de leur organe.

J'étais — déjà ai-je dit — « city editor » mais en même temps reporter pour trois ou quatre services. J'avais tout de même, sous mes ordres, s'il vous plaît, un autre reporter que l'on avait affecté aux « spéciaux ». Cher L. L., dès le début, il mit, sans le vouloir, ma faible responsabilité à une bien délicate épreuve. C'était un bon, un excellent jeune homme, d'une piété exemplaire, à rendre jaloux un saint Louis de Gonzague. Il s'était fait une « side line » comme espèce de secrétaire du bon

Père Lelièvre, de St-Sauveur, que l'on a appelé avec raison, l'apôtre du Sacré-Cœur.

Cette année-là, le bon Père Lelièvre organisait la première de ses trente à trente-cinq grandes manifestations populaires annuelles en l'honneur du Sacré-Cœur et qui consistent en une vaste procession au flambeau dans Saint-Sauveur et Saint-Roch. Il fallait tous les jours dans l'« Événement » faire un bon compte rendu des préparatifs de la fête. Nous attelâmes naturellement L. L. à la besogne. Il y alla avec entrain. Chaque matin, il apportait au bureau un excellent compte rendu des préparatifs de la fête. Celle-ci devait être grandiose.

Un jour je lui demandai :

« Mais s'il pleut le soir de la procession, celle-ci sera-t-elle remise au lendemain ? »

Comme étonné, il me regarda de ses grands yeux bleus de ciel.

« S'il pleut ?... Mais il ne pleuvra pas ! »

— Qu'en savez-vous ? Il peut pleuvoir que diable !

« Je vous dis qu'il ne pleuvra pas... »

Ce fut tout pour l'instant. Au bout de quelques jours, la veille de la fête, je réitérai ma question :

« S'il pleut, va-t-on remettre la procession au lendemain ? Il serait bon d'avertir nos lecteurs... »

— Je vous répète qu'il ne pleuvra pas.

« Mais qui vous a dit qu'il ne pleuvrait pas ? »

— C'est le Père Lelièvre... Il a fait des prières spéciales...

Devant cette expression de foi aussi solide, je n'avais qu'à me taire et à ne pas m'obstiner.

Le lendemain, jour de fête, le ciel était pur et bleu. L. L. triomphait. Mais vers la fin de l'après-midi, le firmament « se graissa » et davantage, chaque heure, jusqu'à sept heures alors qu'éclata un des plus terribles orages que le nord ait jamais porté dans son sein. On s'en souvint longtemps après. La pluie tomba pendant plus de deux heures à croire qu'elle ne devait jamais s'arrêter. Les rues étaient devenus des rivières, les ruelles, des ruisseaux. Bien entendu, la procession n'eut pas lieu ce soir-là.

Le lendemain L. L. ne vint pas au journal. Le surlendemain, non plus. Quatre jours plus tard, il apparut, pâle, triste. Pas un mot de ma part de l'incident... ou l'accident, ni de son côté. Un peu plus tard, il me dit qu'il se sentait fatigué, malade, et demanda la permission d'aller se reposer quelques jours au Cap Santé.

Il partit. Quatre jours après l'« Événement » et les autres journaux de Québec annonçaient que L. L., journaliste en repos au Cap Santé, s'était noyé en se baignant dans le fleuve.

Deux fois consécutives, l'eau avait été fatale au pauvre L. L. Je me sentis indirectement responsable de sa triste fin.

Je regrette de terminer l'évocation de ces souvenirs quelque peu folichons de mes débuts dans le journalisme, par cette plutôt macabre réminiscence.



PRÉSENCE DU PASSÉ

par

GUY BEAULNE

Une présence me poursuit dans ma carrière de théâtre ; un souvenir se mêle aux voix que j'entends sur la scène et aux personnages qui agissent devant moi. Toute ma vie, toute mon ambition artistique, tous mes désirs de création esthétique m'apparaissent le prolongement d'une autre vie.

Celui qui n'a jamais éprouvé la nervosité des coulisses, la fatigue des répétitions, la tension intérieure du drame, l'ennui de la troupe et le souci de perfection dans la création des fantômes des tréteaux, ne peut savoir au juste ce que c'est que le théâtre. Il ne pourra le juger qu'en spectateur, mais jamais on n'a jamais pu dire d'un spectateur qu'il est un homme de théâtre.

Le théâtre exige trop de ceux qui veulent s'y donner pour que les hommes de métier soient nombreux. Il ne suffit pas, pour être un homme de théâtre, d'avoir joué un petit rôle, ou même un grand premier rôle, dans une pièce de collège. Il ne suffit pas non plus d'être directeur d'une petite troupe de village ou d'un groupe d'amateur de la grande ville. Il ne suffit pas enfin d'avoir vu deux cents ou trois cents représentations ou d'avoir fait quelques critiques à la hâte.

Combien parmi ceux qui ont passé sur la scène et qui se sont dévoués un temps au jeu théâtral y sont demeurés ? « Ils ont fait du théâtre » dit-on. Non... le plus souvent ils ont joué tout simplement. Pour faire du théâtre, il faut fouiller les profondeurs de l'âme humaine, il faut l'analyser, la désarticuler, la posséder toute entière jusqu'à en reproduire tous les mouvements et toutes les phases. Il faut éprouver soi-même la grande émotion qui accompagne la possession de la vérité et de la beauté au moment de la création du personnage. Il faut connaître enfin

l'exaltation de livrer son cœur en toute sincérité sans en rien retenir et sans en rien masquer. C'est à ce moment seulement qu'on peut dire de quelqu'un qu'il est devenu un homme de théâtre.

Mon père fut de ceux-là. Voilà cinq ans qu'il est disparu, mais aucun de ceux qui ont travaillé avec lui ne l'ont oublié.

Je me rappelle encore l'étonnement naïf, la curiosité qui s'éveillaient en moi, quand, auprès de lui, j'assistais dans une loge du Monument National, à Ottawa, ou de la Salle Notre-Dame de Hull, aux préparatifs d'une représentation ou aux applaudissements chaleureux d'un public toujours fidèle.

A un âge où, très jeunes encore, les enfants s'amuse à feuilleter les belles images ou à jouer au mari et à la femme, au médecin, et à tout ce que peut inventer leur imagination, mon père me faisait participer à la vie étrangement belle de son théâtre. Je me souviens de l'émotion que je ressentais en regardant la scène du trou du souffleur. Je me souviens d'avoir éprouvé, dans la loge de maquillage, la même nervosité que ceux qui se transformaient à mes yeux sous les graisses et les fards. Je me souviens des innombrables questions qui se pressaient dans mon esprit quand je suivais avidement de la salle les yeux des personnages en scène. J'avais quatre ans seulement et je crois bien que depuis, je n'ai jamais tant participé à l'art dramatique qu'à cette époque où mon imagination me faisait vivre les misères et les joies de ceux qui évoluaient devant moi.

Combien de fois je me suis révolté en entendant chuchoter autour de moi que mon père était mort et combien je les détestais ceux qui parlaient ainsi en souriant de leur bouche noire. Je sentais des sanglots me monter à la gorge ; j'aurais voulu étouffer. Et, quelques minutes plus tard, avec quel bonheur je me jetais dans les bras de celui qui venait de mourir pour la cinquantième fois et que je retrouvais bavardant avec ses camarades, dans la coulisse. Quels problèmes soulevaient en moi de telles situations que je comprenais mal, que je ne réussissais pas à m'expliquer. Pourquoi ma mère acceptait-elle d'être la femme

d'un autre, devant des centaines de personnes qui écoutaient tranquillement leurs aveux, pour redevenir, quelques heures après, à la maison, la confidente, le cordon bleu et l'excellente maman que j'aimais de toutes mes forces.

Toutes ces situations compliquèrent un peu ma jeune existence jusqu'à ce que je parvienne à faire la part de l'illusion et celle de la réalité.

Mon père m'appela un soir au salon. Ce que j'avais pressenti se produisait. Après une salutation plutôt brève, il me sermonna vertement sur mon inconscience, sur le temps que je perdais au théâtre plutôt que l'employer aux études.

J'avais entendu souvent ces reproches et je m'étonnais qu'il n'eût d'arguments plus convaincants que ceux que mes professeurs et mes doyens avaient employés tout au long de mes années d'étudiant. Malgré moi je suivais son discours avec un sourire intérieur. Je m'imaginai à la scène et je pressentais que nous ne trouverions pas de compromis, que nous lutterions l'un contre l'autre, père et fils, nous agrippant à nos positions, comme tant de fois auparavant.

En sortant de cette longue discussion, je constatais un nouveau courant de sympathie entre nous. Je voyais se dessiner un sourire sur ses lèvres, ce franc sourire que ses amis n'ont jamais oublié et que même la mort n'a pu effacer. Je compris que nous avions les mêmes désirs, que nous vivions des mêmes rêves et qu'il retrouvait tout à coup chez moi l'enthousiasme fou qui lui avait causé tant de désillusions, mais qu'il s'était toujours fait un devoir de respecter chez ceux qui travaillaient auprès de lui.

Je revoyais aussi, en ce moment, mes vieux professeurs qui s'étaient tant dévoués à me faire comprendre l'algèbre, la géométrie et la chimie et je revoyais les autres qui trouvaient cent prétextes divers pour animer, sans succès, des leçons froides et ennuyeuses. Deux désirs s'éveillèrent en moi : celui de consacrer ma vie au théâtre et celui d'enseigner à mon tour. Ma carrière de professeur fut de courte durée : on admettait mal

que les élèves s'amuse en étudiant et j'avais trop souffert moi-même de l'ennui des salles de classe et de la rigidité des méthodes pédagogiques pour les imposer à mon tour.

Il peut sembler étrange que je ressasse des souvenirs à mon âge, mais c'est ainsi que j'aime la vie. J'aime voir au fond des manifestations humaines et je m'attache passionnément à la vie des êtres qui m'entourent. Chacune me retient au théâtre.

Que l'homme porte le masque et le costume de couleur, qu'il revête le smoking ou bien qu'il se contente de la peau de léopard, il ne demeure pas moins un pantin rappelant à ceux qui l'observent, leurs propres faiblesses, leurs propres défauts, leurs forces et leur puissance.

L'instinct de théâtralité est puissant chez tous les humains. Il se révèle dans les manifestations de la vie quotidienne. Le masque d'autorité que se fait le chef de bureau ou le président de club ; le masque de patience et de sympathie que se font le commis de magasin ou l'entrepreneur de pompes funèbres, le dentiste, le médecin ou le vendeur de polices d'assurance ; le masque d'humilité et de distraction que se donnent l'artiste, l'écrivain ou le conférencier ; le masque de dévouement ou de magnanimité que portent l'industriel ou le député ; le masque d'attention et de tendresse de l'amoureux, sont l'expression de l'instinct de théâtralité et rien n'est plus passionnant que d'étudier ces masques.

Mon père s'y plaisait grandement et il possédait au fond de ses tiroirs des cahiers de croquis et de caricatures qui avaient servi à la préparation de ses pièces et à la connaissance de ses personnages. La caricature lui avait permis de saisir les jeux de la comédie humaine et lui qui aimait tant la vie, y trouvait toujours la beauté dans l'humour et dans la joie.

Il aimait semer le bonheur et la tranquillité autour de lui et c'est par la comédie qu'il voulut servir le théâtre. En parlant du Groupe Beaulne, un critique du temps écrivait : « Il suffit d'entendre prononcer ce nom pour que de suite volent sur toutes les lèvres des paroles spontanées rappelant le souvenir de tel ou tel drame dans lequel ils ont

plus spécialement ému, enthousiasmé, parfois égayé le plus spirituellement du monde. Aucun des drames qu'ils ont joué qui ne contienne une scène, même plusieurs passages, où déployant leurs talents ils n'aient soulevé dans les cœurs une commotion intense et laissé dans l'âme de salutaires leçons. »

Mon père n'aspirait pas aux honneurs. Le seul souci de sa magnifique carrière fut de faire bien et d'éveiller le goût. Il conserva dans tout un sang-froid remarquable. Je me souviens encore de sa dernière parole à ceux qui entouraient son lit de mort, après qu'une violente syncope l'eut terrassé : « Allons, allons, disait-il, en souriant, c'est aussi lugubre pour moi que pour vous autres, mais c'est encore bien plus difficile pour moi. » Il tenait à jouer son rôle jusqu'à la fin et sa mort fut aussi belle et aussi éloquente que sa vie.

Un soir, j'étais encore bien jeune, je venais de monter dans ma chambre pour y lire en cachette avant de me coucher. Quelle ne fut pas ma surprise, en fouillant dans le tiroir de ma table de travail, de ne plus y trouver les pièces dérobées à la bibliothèque de mon père et que j'avais cachées pour lire à son insu... La scène eut lieu le lendemain matin.

Oh ! combien j'aurais voulu ne pas descendre au déjeuner ce matin-là. Il me semble retrouver le silence troublant qui m'accueillit à mon entrée dans la cuisine. Depuis, j'ai éprouvé cette même sensation à chaque entrée en scène. Rien n'est plus énervant, rien ne met plus mal à l'aise. Le bruit des cuillères sur la porcelaine était agaçant. A la fin du repas, mon père me montra doucement les pièces que j'avais dérobées. « Tu t'es couché à bonne heure, me dit-il. Je m'excuse de t'avoir enlevé ta lecture. » Ce fut tout pour ce matin-là. Il devait se rattraper le soir.

Mais, plutôt que de faire un geste d'autorité et de fermer à clef, devant moi, les portes de la bibliothèque, il m'amena au salon. Il choisit pour moi une vingtaine de pièces et me remit le paquet. « Voilà pour un bout de temps, dit-il. Je veux que tu les lises attentivement pour moi et que tu les classes à ton goût. Elles ne sont pas toutes bon-

nes et quelques-unes ne devront jamais être jouées. Nous les classerons plus tard selon leur valeur et quand nous aurons à jouer des pièces ou à en prêter, nous saurons où les trouver. »

Je pris un intérêt nouveau à ces œuvres, sans me douter qu'il avait lui-même fait le choix avant moi. Je lisais et j'inscrivais mes impressions sur les couvertures. Je notais comment l'auteur aurait pu transformer sa pièce en supprimant tel passage ou comment il aurait pu la corriger. Je devenais censeur inexorable pour les pièces de mauvaise morale ou de situations inutilement gênantes. Je n'aurais pu avoir de meilleur éducation critique. Bientôt je trouvai, parmi les pièces, sur les rayons qui m'étaient confiés des œuvres jeunes, du théâtre de Guignol et plusieurs petites choses mieux adaptées à mon esprit d'enfant. C'est lui qui les y avait glissées.

La leçon fut bonne et chaque fois que je lis une pièce aujourd'hui, je me rappelle cette expérience. Ce fut là mon école de théâtre.

C'est ainsi que j'ai voué à mon père un culte d'admiration tout spécial. Sa vie a été un peu la mienne, puisque j'ai vécu avec lui, aussi profondément que lui, sa vie d'homme de théâtre, sans qu'il en soit beaucoup question entre nous. A quatre ans j'ai applaudi à ses succès ; à dix ans j'ai soufflé ses pièces ; à quinze ans j'ai subi sa direction ; à dix-sept ans j'ai fait son maquillage. A vingt-deux ans, c'est lui qui faisait le mien, m'encourageant à terminer son travail.

Ses vieux amis de la scène et ceux qui ont appris à aimer le théâtre en jouant avec lui ou en suivant ses spectacles, comprendront les raisons qui m'ont porté à faire son éloge. C'est leur admiration aussi bien que la mienne que je veux exprimer ici, parce que son souvenir demeure bien vivant, à l'occasion du cinquième anniversaire de sa mort.

N.B. — Léonard Beaulne fut un pionnier du théâtre français chez nous. Pendant près de quarante ans il anima la scène outaouaise. Fondateur et directeur de l'Ecole de Diction Notre-Dame, il fut aussi directeur artistique de l'Université d'Ottawa pendant plus de vingt-cinq ans.

CHEZ LES COMPAGNONS

par

MARC MONT

Dans cette grande architecture intellectuelle qu'est Henri IV, on retrouve tous les éléments de construction chers à Luigi Pirandello, on les retrouve sous l'enduit des mots, bien agencés, subtilement articulés, comme un jeu de miroirs bien réglé, qui happant les lumières, se les renvoient et les multiplient à l'infini, sans que la perfection formelle, la rigueur implacable nuisent à la réalité poétique bien au contraire.

Dans Henri IV, il n'y a pas que ces miroirs chatoyants qui aient le privilège de la réflexion. Les personnages tout au long des dialogues, qui ne sont pas exempts de longueurs, affirment et réaffirment les grands thèmes pirandelliens : les limites entre la raison et la démente sont incertaines, la société oblige plus ou moins les hommes à vivre masqués, le rêve et la réalité se mêlent inextricablement et la mort de l'âme est plus douce que sa vie stérile.

Pour supporter le rôle d'Henri IV cet Hamlet ombrien, il fallait de larges épaules, un grand souffle de tragédien, un cœur d'artiste sincère. Tout cela Paul Dupuis l'apporte d'emblée. Il joue le personnage du fou avec un sens des nuances étonnant, il sait rendre tour à tour la violence, la tendresse, le doute d'un drame tout intérieur. Il domine la pièce et ses camarades gravitent autour de ce soleil puissant. Parmi eux citons Mlle Madeleine Langlois, qui a su avec beaucoup d'art, malgré sa jeunesse, camper une Mathilde murissante, coquette et passionnée. Jean Coutu est très sûr de lui dans son rôle du séducteur, hors cadre, amer et distingué. Hélène Villeneuve est parfaite dans son personnage de jeune fille effacée, grandie tristement dans l'ombre d'une mère impérieuse et trop voyante. Jacques Auger, avec son grand savoir-

faire de comédien éprouvé joue le psychiatre bavard et ridicule. Julien Bessette se présente au public avec beaucoup de distinction, mais son jeu, trop modeste à notre gré, ne met pas en valeur ses jeunes qualités. Autour de ces artistes, Jean-Paul Fugère, Claude DeSorcy, Guy da Silva, Lionel Villeneuve, Guy Bélanger complètent une excellente équipe, ou plutôt une excellente troupe car il ne semble pas que les Compagnons aient résolu, du moins dans *Henri IV*, de montrer une équipe homogène. Le Père Legault est à féliciter pour une création audacieuse et pour un succès largement mérité.



LE SPECTRE DE NOVEMBRE

*Le spectre de Novembre, en l'effroi des jours noirs,
Va, dans la plaine, errer comme en un cimetière
Et nous frissonnerons d'écouter dans les soirs,
L'âme de la maison pleurer dans la gouttière.*

*Dans la brume, il fourbit sa serpe druidique
Mais bientôt, nous verrons à l'horizon, briller
Son blason où se tord un grand chêne héraldique.
Les vents l'annonceront dans leur hautbois rouillé.*

*Préparez les draps blancs et les feux des auberges
Pour tous les morts qui monteront de l'infini
Car leurs yeux vacillants luiront comme des cierges
Dans les chemins, au long des arbres de granit.*

*Novembre va rôder, son spectre entrainera
Le voyageur au fond du ruisseau qui se fausse
Les forêts s'emplieront d'étranges libéra
Et nos cœurs deviendront plus profonds qu'une fosse.*

CARMEN LAVOIE

LES CRITIQUES LITTÉRAIRES

par

CLAUDE DELMAS

Alfred MAX — *Bleu R.A.F.* — (Editions Julliard, Paris.).

Dans ces sept contes dont l'action a pour cadre la R.A.F. pendant la guerre, l'auteur, à la manière de Maupassant, introduit le surnaturel dans la vie quotidienne. Mais cette vie quotidienne est celle d'hommes qui, placés chaque jour en face de la mort, sont amenés plus ou moins inconsciemment et sans le proclamer, à reviser bien des jugements traditionnels. Au cours des longues soirées au camp d'entraînement, ces jeunes aviateurs évoquent leurs souvenirs qui s'auréolent alors de mystère, et la légende commence à s'emparer de la réalité. Ironiques ou tragiques, ces nouvelles sont le récit d'incidents dont le dénouement imprévu vient surprendre le lecteur. Cette étrange pénétration de l'irréel dans le réel le plus immédiat vous entraîne dans un monde à la fois proche et déconcertant. Et c'est précisément cette atmosphère qui donne à ce livre un de ses traits les plus attachants — et qui en fait un des meilleurs ouvrages inspirés par la dernière guerre. L'enthousiasme, la joie, l'angoisse et l'humour se mêlent pour reconstituer l'ambiance de ces jeux dangereux dont les acteurs ne se prennent jamais pour des héros. « Le Parachute du navigateur », « Le voyage au buffle solitaire », « le poulard du Colonel Bezeau », « l'accident d'avion », « le maître de Florès », « le vol de nuit », et « le point de vue de la terre », ces sept nouvelles, si elles font penser à Maupassant, n'évoquent pas moins intensément certaines des pages les plus caractéristiques de Saint-Exupéry. En particulier, entre ce dernier et Alfred Max, on ne peut manquer de déceler un point commun : le sentiment qu'éprouve le pilote en vol de perdre son identité, sa personnalité, tout en restant lié à tout ce qui déterminait cette identité et cette personnalité. En dehors donc de l'irruption du surnaturel dans la vie quotidienne nous avons ici une sorte de dédoublement de l'individu qui se trouve seul en face de lui-même et en face de l'univers. Le dernier conte, en particulier, est à placer auprès de « Citadelle » et de ce passage où Saint-Exupéry évoque les lumières qu'il aperçoit la nuit de son poste de pilotage. Enfin, l'un des thèmes principaux de ce

recueil est la situation particulièrement tragique de l'homme qui, étant résolu à ne pas tuer, ne s'en trouve pas moins en situation de tuer, et même dans l'obligation de tuer. C'est là tout le conflit qui dans chaque individu oppose l'Homme au citoyen, la collectivité humaine à ces entités politiques auxquelles on sacrifie l'élite des générations successives de tous les pays. On voit combien le livre d'Alfred Max dépasse le cadre d'un simple reportage ou d'un récit. Par delà les incidents particuliers dont est faite sa trame il pose certains des problèmes qui hantent la conscience moderne.

* *

Raymond ARON — *Les Guerres en chaîne* — (Editions Gallimard, Paris.).

Raymond Aron s'efforce ici d'essayer de comprendre comment évoluera une conjoncture qui rend la paix impossible et la guerre totale provisoirement improbable, et, pour cela, il lui a paru nécessaire de remonter aux origines. Il prend pour centre d'intérêt le monde occidental et n'envisage la crise de l'Asie que pour saisir l'ensemble de l'impérialisme stalinien et dégager les perspectives de la guerre froide. Il est donc amené à étudier dans le détail cet enchaînement de guerres en chaîne qui va de Saravajo à Hiroshima, avant d'arriver à ce carrefour de l'histoire qui est notre époque. Les deux guerres mondiales ne sont que des éléments d'un seul et même ensemble, que les épisodes d'une seule lutte : pour les comprendre il ne faut donc pas se référer à la seule « Allemagne éternelle », mais à un tragique enchaînement de causes et d'effets, au dynamisme de la violence. Toutes les théories monistes sont puérides : on ne peut suivre l'histoire des trente dernières années qu'à condition de suivre l'effet de la première guerre sur le statut intérieur des Etats, la psychologie des peuples, la désagrégation de l'économie mondiale, qu'à condition de tenir compte, dans l'interprétation d'événements comme la prise du pouvoir par les bolcheviks ou l'équation personnelle des tyrans, de phénomènes à la fois déterminés et accidentels, comme l'acuité exceptionnelle de la crise de 1929. On suit les lignes maîtresses de cette histoire, mais sans être en droit de proclamer que l'aboutisse-

ment effectif ait été prévisible, impliqué par les forces majeures de notre temps ; il faut invoquer une conjonction presque incroyable de sottise et de mauvaise chance, et le fait que les occasions ne furent jamais saisies furent, lui aussi, un facteur dominant de cette période. Les événements ont dépassé les hommes et les gouvernants ont été incapables de maîtriser les forces que moins leurs actes que les conséquences automatiques de leurs actes avaient déchaînées.

Les savants ont découvert le secret du feu, mais non celui de l'Histoire. Lénine, qui rêvait de mettre fin à la lutte des classes, a posé les fondements de l'état totalitaire, des camps de concentration et de la police omnipotente. Des millions de victimes maudissent et maudiront l'aveuglement du révolutionnaire, sans que leurs malédictions permettent de préjuger du verdict de la postérité.

Nous nous trouvons actuellement au point de rencontre de trois séries de forces : la première aboutit à l'unité planétaire et à la structure bipolaire du champ diplomatique, la seconde à la diffusion du communisme en Europe et en Asie, la troisième à la mise au point des armes de destruction massive, à la guerre totale. Or, dépassement des États-nationaux, promotion des États-continentaux, déclin de l'Europe, révolte contre l'Occident, ces phénomènes étaient prévisibles parce qu'impliqués dans les répercussions matérielles et morales de la civilisation industrielle. Ce qui était en question, c'était l'allure, les modalités de ces transformations : les deux guerres les ont accélérées et leur ont donné un caractère de cataclysme.

Tel est le schéma général de l'ouvrage de Raymond Aron. Chassés du monde physique par le progrès des sciences de la nature, les mythes se sont réfugiés dans les complexes sociaux, et c'est de la politique que viennent aujourd'hui les grandes calamités que semaient jadis les éléments. Cette idée domine l'ensemble de ces cinq cents pages qui nous apportent une vue aussi riche en détails qu'en horizons généraux, sur l'histoire du demi-siècle que nous venons de vivre. Nul doute que ce livre n'apparaisse bientôt comme une des grandes œuvres de l'histoire politique de notre temps.

La Jeune Poésie

MA VILLE

*Ma ville aux cent clochers, grand vaisseau de cent mâts,
Ton ile renommée est un vaste bateau,
Les terrasses, des ponts, la montagne là-bas,
Une voile au grand vent et la croix un drapeau.*

*A ta carène sont liés des rémoras :
Racisme, jalousie, avides du chaos
Veulent te retarder mais toujours tu vaincras
Car bretaillent pour toi plus d'un vrai matelot.*

*Ville ! Ton port d'attache est la Prospérité,
Ton audacieuse proue au cap de l'avenir
S'engage sur la mer de la célébrité.*

*Ne crains ni le remous ni le flot endêvé,
Targue tes ennemis et sème le plaisir,
Tu nourris en tes flancs des fruits d'éternité.*

LAURENT BOISVERT

LIVRES REÇUS

par

ANDRÉE MAILLET

et

MARC MONT

ROBERT CHARBONNEAU — Une étude de texte par M. B. Ellis, Ph.D. — Les Editions du Lévrier — Montréal.

Robert Charbonneau est peut-être l'un des auteurs canadiens sur lequel on a le plus écrit.

L'étude que présente ici Mademoiselle Ellis est tout à fait remarquable.

M. B. Ellis est connue comme spécialiste de J. J. Rousseau. Elle est connue de Vancouver à Halifax, aux États-Unis, à Londres et à Paris.

Pour un moindre écrivain que Robert Charbonneau, ce serait un honneur, certainement, que d'avoir su attirer son attention.

J'ai toujours un plaisir « hénaurme » à découvrir, même longtemps après sa parution, un ouvrage qui confirme certaines de mes convictions profondes, par exemple, que notre apport français dans la littérature du Canada peut être compris et apprécié de nos compatriotes de langue anglaise.

Andrée Maillet

★

HISTOIRE DU CANADA — Jean Bruchési — Beauchemin — Montréal, 1951.

Dans un style clair et précis, mais qui ignore la sécheresse de certaines études historiques, M. Jean Bruchési nous présente une nouvelle édition de son *Histoire du Canada* dont le titre devrait être plus justement : Les Canadiens français dans l'Histoire du Canada. Car ce qui apparaît dans l'intéressant ouvrage de M. Bruchési c'est la permanence du dynamisme des Canadiens d'expression française à travers les difficultés, les épreuves, les persécutions. Cette dominante de l'histoire du

pays, M. Bruchési sait la dégager avec impartialité et à chaque page présente les faits des membres de cette communauté « abandonnés, livrés à leurs propres forces, soumis à une domination étrangère, qui ont paru traverser près de deux siècles, non seulement sans rien renier de leurs origines, de leur langue et de leur religion, mais qui ont encore enrichi, sous maints aspects le patrimoine moral et matériel dont ils avaient hérité. »

Une des infirmités de l'histoire est de raconter à la suite des événements qui se produisent en même temps. M. Bruchési a su s'affranchir de cette servitude. Son étude, soutenue par une documentation extrêmement précise, reste toujours d'une clarté très remarquable.

L'Histoire du Canada telle que la présente M. Bruchési n'est pas seulement l'histoire d'un Etat — c'est l'histoire d'un peuple, dont les hommes avec leur vie propre et leur genre particulier apparaissent constamment en filigrane à travers les événements de l'histoire. L'ouvrage de Jean Bruchési est par là profondément humain.

Marc Mont



ST-DENIS GARNEAU — *Art et Réalisme* — M. B. Ellis — Chanteclerc — Montréal, 1949.

Il arrive assez rarement que la sensibilité d'un critique s'accorde avec la sensibilité de l'œuvre qu'il traite, avec autant d'harmonie.

Nous devons à M. B. Ellis la première critique littéraire importante consacrée à St-Denis Garneau. Nous lui devons, en quelque sorte d'avoir découvert cet authentique poète, et de l'avoir présenté au grand public, malgré « l'injuste obscurité » dans laquelle le maintenait l'indifférence générale.

Depuis, ont paru les œuvres complètes de St-Denis Garneau.

Il faudra d'abord lire « Regards et jeux dans l'espace » et ensuite l'essai remarquable de M. B. Ellis pour comprendre le poète tel qu'il s'est voulu faire comprendre lui-même.

SOMMAIRE

★

<i>Un humanisme universel</i>	André Malraux	1
<i>Poème</i>	Paul Dupuis	11
<i>Rencontre</i>	Arthur Welton	12
<i>Aïeguechou</i>	Andrée Maillet	13
<i>Clowns (Hors-texte)</i>	Jean Soucy	17
<i>Le drame de Louisbourg (suite et fin)</i> . . .	R. de Roquebrune	36
<i>A la recherche de l'Amour avec Marcel Proust (suite et fin)</i> J. B. Boulanger		41
<i>La Mise en Boite (Hors-texte) :</i> « Scène d'hiver » : <i>La Grange à Séraphin</i>	Colin-Martel	49
<i>Souvenirs de mes débuts dans le journalisme (suite et fin)</i> Damase Potvin		50
<i>Présence du Passé</i>	Guy Beaulne	58
<i>Chez les Compagnons</i>	Marc Mont	64
<i>Le spectre de Novembre</i>	Carmen Lavoie	65
<i>Les Critiques littéraires</i>	Claude Delmas	66
<i>Ma Ville</i>	Laurent Boisvert	69
<i>Livres reçus</i>	Andrée Maillet et Marc Mont	70

★

ERRATUM : Dans le numéro de septembre-octobre dernier, à la page 18, la première ligne de « *Mer d'huile* », poème de Paul Dupuis, doit se lire comme suit : « *Enfin les vents calmés retournent à la mer* ».

INDEX

Série mensuelle — Monthly series

Vol. I, 1-7	1941-42
Vol. II, 1-8	1942-43
Vol. III, 16-21	1943-44
Vol. IV, 1-6	1944-45
Vol. V, 1-10	1946
Vol. VI, 1-6	1947

Nouvelle série — New series

Vol. I, 1-4	1948-49
Vol. II, 1-4	1949-50
Vol. III — 1-6	1951

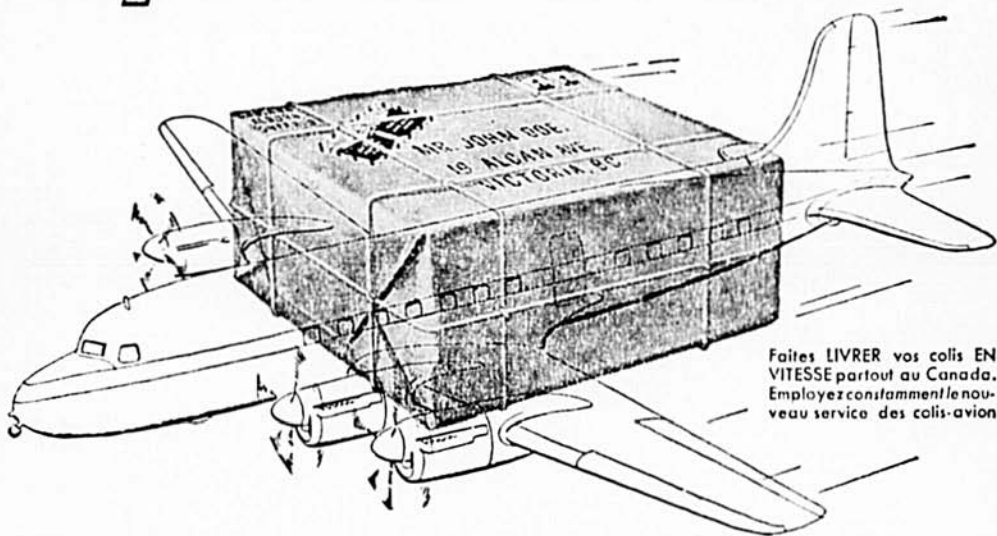
Afin de permettre aux archivistes et aux amateurs de compléter leurs collections, nous publions cet index. Nous tenons à leur disposition bon nombre des anciens numéros au prix de 50c (75c pour ceux de la Nouvelle série, vol. I et II).

To enable University and other collections to complete their files, we are publishing this index. Many of these back numbers are available on request at 50c each (75c for New Series, vol. I and II by individual numbers).

À PRÉSENT

EXPÉDIEZ VOS COLIS PAR

la poste aux colis-avion



Faites **LIVRER** vos colis **EN VITESSE** partout au Canada. Employez constamment le nouveau service des colis-avion

TARIF DE LA POSTE AUX COLIS-AVION



Notre bureau de poste vous mettra au courant du tarif. La limite de poids par colis est de 5 livres. La longueur du colis ne doit pas excéder 24 pouces. La somme de la longueur et du pourtour ne doit pas dépasser 50 pouces.

Enveloppez vos colis *solidement*. Adressez-les *correctement* et pesez-les *soigneusement*. Acquitez le port en entier.

Expédiez vos colis par air.

Vous pouvez le faire maintenant... en utilisant le nouveau service des colis-avion.

La poste aux colis-avion a été établie pour assurer aux Canadiens un service postal d'un nouveau genre qui ne le cède à aucun autre pour la rapidité et l'efficacité... au tarif le plus bas possible.

POSTES  **CANADA**

G.-Édouard Rinfret, C.R., M.P., Ministre des Postes
W. J. Turnbull, Sous-Ministre des Postes

